LES 100 MOTS de la PSYCHANALYSE

Jacques André

Que sais-je ?

puf

QUE SAIS-JE ?

Les 100 mots de la psychanalyse

JACQUES ANDRE

Deuxième édition mise à jour

17e mille

Liste des 100 mots

Acte manqué
Addiction
Ambivalence
Amour
Anal (analité)
Angoisse
Anorexie (boulimie)
Après-coup
Attachement *(holding)*
Autoérotisme
Bisexualité
Ça (inconscient)
Cadre (*setting,* site)
Cannibalique (vagin denté)
Castration (fantasme, angoisse, complexe)
Clivage (du moi)
Complexe d'Œdipe
Compulsion (contrainte) de répétition
Conflit psychique
Contre-transfert
Corps
Crise d'adolescence
Culpabilité (responsabilité)
Cure psychanalytique
Dépression
Désir
Désirs d'enfant
Détresse (état de)
Deuil (travail de)
Différences
Divan
Emprise (pulsion d')
Enfant mort (l')
Envie du pénis (femme, châtrée, castratrice, phallique)
État limite *(borderline)*

Fantasme
Faux self (personnalité « comme si »)
Féminité (sexualité féminine)
Fétichisme
Frère, sœur
Freud
Fusion (symbiose)
Guérison
Haine
Homosexualités
Honte
Humour
Hystérie
Identification (incorporation)
Inceste (désir d')
Indifférence
Interprétation
Langage
Masochisme (sadisme)
Melancolie
Mensonge (secret)
Mère (le maternel)
Mère/fille
Moi
Moi idéal
Mort
Narcissisme
Névrose obsessionnelle
Objet (partiel, total, transitionnel)
Oral (oralité)
Paranoïa
Père
Perversion
Phallus (primat du)
Phobies
Plasticité (de la libido)
Préliminaires
Psychose

Psychosomatique
Pulsion
Pulsion de mort
Rabaissement (de la femme)
Refoulement
Réalité psychique
Règle fondamentale
Régression
Résistance
Retour dans le ventre maternel (sommeil)
Rêve (travail du)
Scène primitive (origine)
Schizophrénie
Séduction
Séparation
Sexualité infantile
Silence (du psychanalyste)
Souvenir-écran
Sublimation
Suicide
Surmoi (idéal du moi)
Symptôme
Temporalité (histoire)
Tendresse
Transfert
Trauma (psychique)
Visage

L'astérisque * placé à la droite d'un mot dans le texte signifie que ce terme fait l'objet d'une entrée propre.

Acte manqué

L'homme s'apprête à rendre à sa mère la visite hebdomadaire que, malgré ses contraintes professionnelles, jamais il ne manque. Tout occupé par des pensées émues qui autofélicitent le « bon fils » qu'il est, il se trompe de quai et prend le métro en sens inverse.

Faux pas, lapsus, maladresse, erreur, oubli… les actes manqués ne sont pas manqués pour tout le monde. Chacun d'entre eux signe une *réussite* de l'inconscient qui, au détour d'un mot, d'un geste,

vient de déjouer la surveillance, celle de la conscience, de franchir une barrière, celle de l'interdit ou de la censure. Souvent ni vu ni connu, à moins qu'il ne soit versé au compte du hasard, l'acte manqué est l'inconscient de tous les jours.

Parce que le rêve* nous transporte dans des lieux inconnus, invente des histoires à dormir debout et nous fait éprouver des émotions d'une intensité dont on ne se croyait pas capable, il convainc sans trop de peine que « je est un autre », que l'unité du moi* est une illusion, que la personne psychique est divisée. Nul n'est *auteur* de ses rêves. Le lapsus en fait autant, mais, parce qu'il le fait *mezzo voce,* il est encore permis de faire comme si de rien n'était. La fatigue a bon dos.

L'acte manqué rend sa dignité à tous les petits déchets de la vie quotidienne, aux chutes malheureuses, que l'on chute d'un mot ou d'une échelle. À l'ombre de ces petits riens, un désir amoureux s'accomplit, une haine inconsciente trouve une issue, un châtiment tombe pour un crime que l'on n'a pas commis, mais secrètement souhaité. L'acte manqué manifeste toujours une vérité, de celle que l'on préférerait ignorer. Il n'y a pas de « hasard intérieur ». Accablé par les ennuis qui n'en finissent pas de s'accumuler – qu'a-t-il fait pour mériter cela, c'est quand même « bien cher payé » –, l'homme qui va pour composer le code de l'immeuble où l'attend son psychanalyste se trompe de chiffre et tape celui de sa carte bancaire…

Addiction

L'origine du mot évoque l'esclavage, celui d'un corps esclave d'une dette ; avec cette particularité que l'esclave et le maître logent cette fois à la même enseigne. Boire, manger, fumer, planer, se défoncer… la liste des addictions menace de s'allonger à n'en plus finir pour se confondre avec celle des « habitudes morbides », quand il n'est plus possible de s'en défaire, même si elles coûtent ou détruisent. Plus rien, dans l'addiction, ne semble distinguer le désir du plus primitif des besoins. Mais le propre d'un besoin, quand il est vital, est d'être apaisé une fois satisfait ; alors que la bouteille de l'alcoolique ou le tube digestif de la boulimique sont des puits sans fond. L'addiction est plus une *exigence* qu'un besoin. Le sens premier d'« exiger » est fiscal : demander impérativement ce qui est dû. L'exigence demande beaucoup, elle croît avec la satisfaction plus qu'elle ne s'apaise. Impossible à contenter, tyrannique, l'exigence fait que les désirs* deviennent des ordres. Quel est le donneur d'ordre ? Le corps, à première vue, à l'image de la cellule dans l'impatience de sa dose de nicotine. Mais au fond l'inconscient, *ça**, est le véritable maître des lieux, qu'il sue l'angoisse ou déborde d'excitation. Peut-être la première, la source de toutes les addictions est-elle la dépendance à autrui qui rend la présence de celui-ci aussi indispensable que toujours décevante, et qui fait répéter à n'en plus finir : « Est-ce que tu m'aimes ? Est-ce que tu m'aimes ?… »

Adolescence, voir Anorexie, Crise d'adolescence

Affect, voir Angoisse, Faux self, Psychosomatique, Refoulement

Ambivalence

On n'a pas attendu la psychanalyse pour savoir qu'une même personne pouvait tour à tour être objet d' amour* et de haine*. La tragédie, depuis ses origines, ne raconte rien d'autre, qu'il est réservé au plus aimé de devenir un jour l'objet d'une haine indéfectible. Mais l'*ambivalence* dit autre chose, de plus inacceptable encore : non seulement haine et amour peuvent se retourner l'un dans l'autre, mais il arrive plus secrètement que l'un *soit* l'autre, indissociablement. L'adulte, parfois, donne un coup de main en posant des questions à rendre l'enfant fou : « Tu préfères qui, papa ou maman ? » La haine gît au cœur de l'amour, et réciproquement, dans l'ignorance de la contradiction. Le bon sein, le sein aimé, est aussi le mauvais, le haï ; il suffit pour cela qu'il se retire. Il arrive que le langage*, son équivoque, donne subtilement à entendre l'ambivalence. Par exemple : « Je ne veux que ton bien… »

Amour

Alors qu'il rédige l'un de ses textes les plus sombres, *Le malaise dans la culture,* Freud fait l'inventaire des voies empruntées par les hommes pour chercher le « bonheur ». La satisfaction d'aimer et d'être aimé n'a guère d'égale, qui conduit jusqu'au « plaisir qui terrasse » et satisfait l'aspiration originelle et passionnée à un « bonheur positif ». Comment comprendre que cette voie soit si souvent évitée et que, lorsqu'elle est empruntée, elle le soit si brièvement ? Comment comprendre que l'« érotisme génital » ne soit pas plus fréquemment « au centre de la vie » ? C'est que cet « art de vivre » comporte un inconvénient : « Jamais nous ne sommes davantage privés de protection contre la souffrance que lorsque nous aimons, jamais nous ne sommes davantage dans le malheur et la détresse que lorsque nous avons perdu l'objet aimé ou son amour. »

C'est au moins vrai quand l'amour prend le risque maximum de s'ouvrir sur l'objet et son altérité. Comme on sait, il est bien des façons psychiques de circonscrire un tel péril : recouvrir l' objet* réel de l'objet imaginaire (il en devient d'autant plus variable), en faire le miroir de l'amour qu'à soi-même on porte (quand l'investissement narcissique se retire, il ne laisse derrière lui aucune trace), ou encore limiter les relations au minimum : « L'amour n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes » (Chamfort).

La perte d'amour est moins un malheur fortuit qu'elle ne tient à l'amour même. D'abord parce que le premier amour n'est pas celui que l'on offre, mais celui dont *on est l'objet,* et que cette expérience de passivité liée à l'état de dépendance du tout-petit enfant laisse une empreinte indélébile ; aimer est une chose, être aimé en retour en est une autre, quelle déception quant au « je t'aime » répond platement un « moi aussi » (Barthes). Ensuite, parce qu'il faut bien se résoudre à renoncer aux objets d'amour premiers : le pire n'est pas qu'ils soient prohibés – ça ne les rend que plus désirables –,

mais qu'ils aient trahi ; le père, la mère en aiment toujours un(e) autre. On a toujours déjà perdu l'objet d'amour, le pire est toujours sûr, il a déjà eu lieu. Véritable tragédie qui, dès l'origine, fait de l'amour un malentendu, sépare à jamais l'amant de l'aimé, et sur laquelle Racine a bâti tout son théâtre, *Andromaque* notamment : Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort…

Anal (analité)

« Il ne suffisait pas de salir du mot de «sexuel» les manifestations de tendresse des enfants, il fallait encore que le sexuel lui-même se voie à son tour souillé de façon révoltante par la référence à l'anal » (Lou Andreas-Salomé). La place faite à l'analité dans la vie érotique et psychique de l'homme n'a pas manqué de ternir l'image publique de la psychanalyse. Le dégoût dont la « chose anale » est spontanément l'objet, dégoût inconnu du monde animal, signe à lui seul la présence de l'inconscient, de l'inacceptable.

La fréquence d'un symptôme aussi ordinaire que la constipation, qui peut aller jusqu'à des formes chroniques graves, est le plus sûr témoin de la rémanence de l'analité sur la vie psychique, de sa capacité à prendre en charge le conflit psychique. Entre l'adulte et le très jeune enfant, la zone anale est un lieu d'échange privilégié, même quand l'éducation à la propreté ne tourne pas au plus rigoureux des dressages. La selle exonérée à heure fixe est le premier cadeau de l'enfant à la mère. À moins qu'il ne s'y refuse, un refus (de la perte) qui forge le caractère : obstiné, ordonné, économe, ces traits qui sont le plus souvent associés fondent une « morale des sphincters ». Ne rien lâcher, ne rien céder…

Si le conflit psychique utilise volontiers les ressources de l'analité, c'est aussi que celle-ci est intrinsèquement conflictuelle : expulsion/rétention, destruction/conservation ou possession. Le premier geste s'associe volontiers à l'activité et au sadisme ; le second, à la passivité et au masochisme. On devine que le couple de la haine* (destructrice) et de l' amour* (possessif) emprunte aussi à l'érotisme anal une de ses modalités.

Le refoulement*, la sublimation* de l'érotisme anal revêtent des formes multiples, depuis le déplacement du bas vers le haut, quand la bouche se confond avec l'anus, que la parole devient grossière, ordurière et l'humour « gras ». En passant par la transposition dans le contraire, quand le plus sale, le plus méprisable devient le plus précieux : génial alchimiste, l'anal métamorphose la merde en or.

Angoisse

Le souffle est coupé, le cœur se serre ou palpite, la sueur est froide, le visage blêmit… le corps* signale à sa manière l'attaque d'angoisse. Rien dans la réalité extérieure ne justifie pourtant une telle brutalité, l'angoisse n'est pas une peur. L'ennemi est à l'intérieur, réalité psychique et non matérielle, d'autant plus impossible à fuir, d'autant plus *angoissant*. Quelque chose de l'inconscient vient d'émerger, bousculant les lignes de défense, débordant les capacités d'élaboration du moi*.

L'intensité de l'angoisse varie d'un extrême à l'autre, ici simple signal appelant à circonscrire le danger, là violence térébrante qui va jusqu'à rendre insupportable la vie elle-même, au point d'en finir. Il arrive aussi que le trajet de l'angoisse court-circuite le passage par Psychè, se déverse immédiatement dans le corps, quitte à ce que celui-ci « somatise ».

De tous les affects, ces sensations marquées par le plaisir ou le déplaisir, l'angoisse est le plus nu, le moins qualifié ; dans son premier instant au moins, l'angoisse est un affect d'origine inconnue. Pas pour longtemps. Elle s'accroche à la première idée, la première image qui lui donne l'illusion de « savoir » ce qui la motive. « Savoir » lui permet de se transformer en peur, en phobie*. La liste des phobies est inépuisable : si la seule peur est celle de prendre l'avion, la défense contre l'angoisse a trouvé une solution remarquable : pour se protéger de son irruption, il suffit de ne plus quitter le pays natal. Il est possible que la séparation d'avec le premier pays natal, la naissance, son cri, soit de l'angoisse le prototype.

L'angoisse est moins l'adversaire que l'allié de la psychanalyse, parce qu'elle ouvre sur l'inconnu, sur l'inconscient, et qu'elle a cette faculté de se déplacer d'un objet à l'autre, d'être un moteur pour l'investigation, passé le moment de paralysie que d'abord elle impose.

Anorexie (boulimie)

On peut être un bébé, n'avoir que quelques mois et refuser toute nourriture, toute ingestion, toute ingérence. Comme s'il devenait plus dangereux de se nourrir que de ne rien incorporer. Tout se passe comme si le bébé anorexique prenait la théorie psychanalytique au pied de la lettre ! Comme elle, il soupçonne que ce sein, ce lait véhicule tout autre chose qu'un bienfait alimentaire : une passion, une haine*, une angoisse*… À ce régime-là, il devient paradoxalement vital de ne plus rien avaler. À cette heure précoce, quand les psychés de l'enfant et de l'adulte sont encore mal distinguées, la guérison peut se produire « miraculeusement » : qu'une oreille entende les angoisses maternelles et le circuit nourricier spontanément se rétablit.

L'anorexie du nourrisson n'épargne pas le garçon, notamment à l'heure du sevrage ; mais celle de l'adolescence ou de l'âge adulte est presque toujours féminine. Cela fait partie de son énigme. « Anorexies » au pluriel serait plus juste, tant le syndrome figure dans des tableaux pathologiques très divers, depuis la névrose hystérique jusqu'aux formes psychotiques les plus graves. On meurt parfois d'anorexie.

L'air du temps incrimine la mode et son exigence de minceur, mais cela fait des siècles que l'anorexie est décrite (par exemple, par Avicenne au xi^{e} siècle) alors même que l'image féminine valorisée était tout en rondeurs. La forme hystérique est la moins dangereuse, elle est inséparable de représentations sexuelles inacceptables qui ont migré du bas vers le haut, d'un dégoût qui s'est déplacé de la zone génitale à l'oralité. La forme la plus redoutable anticipe la puberté, la retarde, l'empêche : croissance stoppée, aménorrhée, maigreur diaphane… Tout cela accompagné d'un déni de la maladie, d'une fierté de la minceur, d'un défi à l'entourage. Les allers-retours anorexie-boulimie sont fréquents comme les pratiques qu'ils entraînent : vomissements, laxatifs… Les anorexiques ont leur sainte, Catherine de Sienne, qui poursuivit son combat contre le corps* jusqu'à

la mort. Difficile de trouver un plus fort exemple de la violence du psychique, de son extrémisme.

« Je fais mon anorexie avec ma mère », dit l'une d'elles. Les angoisses d'intrusion, de séparation liées aux relations mère/fille* les plus précoces dominent le tableau, même si le fantasme incestueux associe bien souvent le père au symptôme*. Reste l'énigme de la féminité. Angoisse* narcissique d'intrusion qui menace les frontières du moi*, angoisse libidinale de pénétration qui fait de l'autre un violeur, les registres se confondent, comme si, chez l'anorexique, la féminité était demeurée primitive, à l'image d'une effraction. Il faut garder fermées toutes les entrées.

Après-coup

La psychanalyse souffre d'une image qu'elle a elle-même contribué à vulgariser : « À 5 ans tout est joué », qui réduit chacun à son passé infantile. L'effet d'après-coup complique singulièrement ce causalisme rudimentaire. Emma n'est encore qu'une enfant quand l'épicier du village se permet un geste déplacé à son endroit. L'événement laisse une trace, mais qui restera longtemps insensée et inactive, comme exclue à l'intérieur de Psychè. Jusqu'au jour, Emma est devenue une jeune fille, où une circonstance « insignifiante », des vendeurs dans un magasin (sinon une épicerie) qui rient quand elle passe, qui peut-être se moquent, dont les visages goguenards évoquent un rictus plus ancien, jusqu'au jour donc où resurgit l'événement premier. La collusion de ces deux « coups », que des années séparent, donne brutalement un sens à ce qui n'en avait pas, entraîne le refoulement* (qui est toujours après-coup) et déclenche la névrose hystérique et son cortège de symptômes : ne plus pouvoir « sortir », être vue (mise à nu), sans être touchée par l'angoisse. Quelle est la « cause » de la maladie ? L'événement de l'enfance, sa reviviscence à l'occasion de la deuxième scène ? L'après-coup ne répond pas à la question, il l'*invalide*. Il ne se contente pas d'inverser la chronologie, il la désordonne. Il faut deux coups pour faire un trauma* psychique.

Le phénomène d'après-coup ne concerne pas la seule enfance. Pour recevoir des (mauvais) coups qui dépassent les capacités d'élaboration psychique à l'heure où le coup frappe, il n'y a pas d'âge. Pas plus d'âge que n'en a en nous l'inconscient.

Attachement *(holding)*

« Un bébé, ça n'existe pas… » Par-delà la provocation lapidaire, Winnicott souligne une évidence : la conservation de la vie, dans les premiers temps, n'est rien moins qu'une *auto*conservation. Pour naître, vivre, survivre, psychiquement compris, il faut être au moins deux. La psychanalyse s'est longtemps contentée de réduire à la faim et à la soif les premiers besoins. On est loin du compte : chaleur, sécurité, tendresse… Les échanges sensoriels (sourires, pleurs, vocalises) du nouveau-né avec la figure d'attachement, généralement la mère, sont multiples et interactifs. Un bébé de trois jours est capable de distinguer entre les voix et de se tourner vers celle qu'il préfère. Cette précocité des compétences, cette ouverture sur les premiers objets, loin de lui assurer une indépendance rapide, le laisse au contraire d'autant plus à la merci de son environnement. Quand les instincts assurent la régulation de part et d'autre, la vie va son train, mais l'homme n'est pas un primate

comme un autre. Une mère dépressive, imprévisible (tour à tour intrusive et indifférente), hostile, débordante (de sensualité ou de soins)… et ce sont les fondations de la vie psychique qui chancellent. De ces faillites, le moi* de l'enfant porte les traces : fragilités, fêlures, blessures… Si elles sont inconscientes, ce n'est pas d'être inacceptables comme le refoulé, mais de ne pas avoir été réparées, transformées, reconnues. Qu'elle s'y trouve confrontée, quand le patient est *borderline,* et la psychanalyse vire à l'obstétrique : naître enfin ! Pour changer de vie, il faut d'abord en avoir une.

La nature a horreur du vide, le bébé aussi. En naissant, il découvre la gravité, et le *holding*. Mal porté, psychiquement mal porté, et quelque chose en lui tombe : « Le premier amour vient d'en bas » (Winnicott). Le bébé est un être « aéroporté », certaines phobies* de l'avion le laissent limpidement entendre, notamment quand la *portance* du divan* défaille, le transformant en un lit de reproches et de souffrance. Pour pouvoir prendre l'avion (ou l'analyse) sans autre angoisse qu'une légère inquiétude, *a fortiori* pour s'abandonner au sommeil en plein vol, sans somnifère ni whisky, il faut disposer à l'intérieur de soi d'une confiance quasi absolue en qui vous porte.

Autoconservation, voir Attachement

Autoérotisme

C'est paradoxalement la masturbation, parce que l'on n'y voit qu'un plaisir solitaire d'organe tourné vers la seule décharge, qui est la moins à même d'illustrer ce qu'« autoérotisme » veut dire. La fabrication du mot d'esprit, quand l'érotisme tombe sur la parole et joue avec le langage, en serait une image à la fois plus fine et plus énigmatique. Pas d'autoérotisme sans que le corps n'en ressente l'excitation. Cela ne change cependant rien à sa nature psychique ; c'est toujours à la présence, inconsciente ou non, d'un fantasme* que le corps répond.

Le premier geste de l'autoérotisme en montre la construction : privées du plaisir qui accompagne la tétée, les lèvres suçotent, elles se baisent elles-mêmes faute de savoir à quel sein se vouer. L'autoérotisme cherche un plaisir perdu, le reproduit, le multiplie. Plus génialement, génie de la sexualité infantile*, il transforme en plaisir une expérience déplaisante : la mère est partie ; qu'à cela ne tienne, l'enfant lance sa bobine, tire sur la ficelle pour la faire réapparaître, il joue, il jubile à parti/revenu, *fort/da*. Une bobine de perdue, dix de retrouvées.

Bisexualité

« Je m'habitue à concevoir chaque acte sexuel comme un événement impliquant quatre personnes » (Freud). C'est moins le coït, qui ne doit rien à l'inventivité humaine, que les préliminaires, ce jeu de la sexualité qui multiplie les orifices et les appendices, échange l'activité et la passivité, qui, à force d'« embrasser, caresser, mordre, étreindre », efface les limites entre les deux partenaires (Ferenczi), ce sont les préliminaires, donc, qui mettent en scène l'humaine bisexualité. Celle-ci est un résultat : spectateur excité du fantasme de scène primitive*, l'enfant s'identifie à l'un comme à l'autre des

partenaires, à la mère comme au père.

Témoignage de la polymorphie de la sexualité infantile, la bisexualité a du mal à tenir longtemps en équilibre. Le sexe penche d'un côté ou de l'autre – pas nécessairement du côté de l'anatomie –, le désir d'*identité* exige son dû, jusqu'à violemment repousser la part abandonnée. À moins que la bisexualité ne devienne elle-même défensive, une façon de refuser la castration*, la « sexion » : pourquoi un seul sexe et pas les deux ? L'adolescente qui hésite entre la jupe et le pantalon renonce parfois à trancher, elle met l'une sur l'autre. La parité peut-elle espérer se maintenir, jusque dans les réalisations amoureuses ? C'est sans doute plus accessible aux femmes qu'aux hommes : deux femmes partagent sans frayeur la même salle de bains ; pour les hommes il faut être au moins onze, une équipe de foot.

Pas de psychanalyse possible sans bisexualité, celle qui permet à l'analyste de voyager d'un sexe à l'autre, d'être par exemple un homme et d'incarner dans le transfert une femme (féminine ou phallique) dans une relation homosexuelle.

Borderline, voir État limite, Contre-transfert

Boulimie, voir Anorexie, Pulsion

Ça (inconscient)

« Je est un autre » (Rimbaud). Le poète en a l'intuition, le psychanalyste en fait l'hypothèse : il n'est rien qui compte dans une vie d'homme, dans le plaisir ou la souffrance, rien d'intense, dans la passion ou la détestation, qui ne prenne sa source en un lieu de Psychè échappant aux clartés de la conscience. L'affrontement des personnes psychiques est parfois visible, quand le moi* du rêveur, au beau milieu de son rêve, assailli par des images terrifiantes venues on ne sait d'où, cherche en vain à se persuader : « Ce n'est qu'un rêve », avant de se résoudre à précipiter le réveil pour échapper définitivement à l'effraction nocturne de l'Inconnu.

« *Ça* a été plus fort que moi, *ça* m'a échappé, *ça* m'est venu d'un coup… » L' acte manqué*, le rêve*, le symptôme* ne signent pas seuls la présence de cette *autre* « personne » qu'est l'inconscient, tous ces moments de la vie aussi où la conscience et la raison se sentent débordées de l'intérieur par plus fort qu'elles. Pas un choix, qu'il touche à l' amour*, au métier que l'on souhaiterait exercer, à l'œuvre d'art qui vous émeut, qui ne prenne racine dans les expériences marquantes de l'enfance. « L'inconscient, c'est l'infantile » (Freud) ; pas toute l'enfance, mais les traces enfouies et insistantes de celle-ci que rien, jamais, ne pourra effacer. L'inconscient ignore le temps, tout autant que la contradiction (l'amour et la haine* s'adressent au même), comme il se moque de la réalité. L'expérience psychanalytique en impose l'hypothèse tout en en soutenant, paradoxalement, le caractère insaisissable autrement qu'à travers ses rejetons. L'inconscient est comme une « chose » *en soi* ; cette fois, c'est à l'intuition du philosophe (Kant) que le psychanalyste donne corps.

De l'inconscient au *ça,* il n'y a pas que le nom qui change, l'accent aussi, plus sombre, et l'image, plus chaotique. *Ça*… l'altérité de l'inconscient se fait plus anonyme, par-delà les désirs refoulés qui cherchent une issue et tentent de s'accomplir, qui veulent *vivre,* on pressent une puissance contraire, destructrice du désir lui-même, fascinée par le néant, une pulsion de mort*.

Cadre (*setting*, site)

L'« épreuve de l'étranger », l'embarquement vers l'inconnu en quoi consiste une psychanalyse – on n'y vient pas pour « dire tout », ou ce que l'« on ne veut pas dire », mais pour dire ce que l'on ne sait pas… –, n'est une aventure envisageable que si l'on est assuré de garder au moins un pied sur la terre ferme. Le mouvement est un relatif qui ne prend sens que par rapport à un point fixe. Même nombre de séances, même durée de la séance, mêmes conditions de lumière, de chaleur, même coût, même attitude de l'analyste, qu'il vienne d'être choyé ou insulté… l'altérité de l'inconscient s'exprime sur fond de constance et d'identité, celle du « cadre ». Le mot n'est pas très heureux, trop à angles droits, confondant identité et rigidité. Même si cette fermeté peut être bienvenue, quand la terre tremble, elle ne saurait devenir un but en soi. L'anglais *setting,* sa dérivation en « site » (Fédida), disent la même chose avec plus de souplesse. Le « cadre » ne se limite pas à quelques données contractuelles (temps, argent…), il trace la frontière d'un dispositif. Que cette frontière, l'enclos qu'elle dessine, soit une condition de possibilité pour le déploiement de l'analyse ne signifie pas que l'on sache exactement par où elle passe. Louis – qui ne supporte pas que se côtoient sur le fil à linge deux chaussettes dépareillées – a remarqué dans la bibliothèque un livre la tranche à l'envers. « C'est exprès, pour agacer les patients ? » Chacun interprète le cadre à sa porte, celle de son fantasme* ou de son angoisse*.

Le *setting* est à l'image du moi*, il en épouse la forme, tous les deux sont des êtres de frontière. Quand celle-ci est assurément tracée, quand le moi n'est pas inquiet pour son unité, le cadre passe inaperçu, comme le sont les fondations d'un édifice bien construit. Mais que la frontière *(borderline)* soit incertaine, disputée ou piétinée, et le cadre, qu'il soit sacralisé, ou inversement attaqué et menacé d'être détruit, devient lui-même l'objet, le lieu de l'analyse. Pour Helena, qui ne disposait pas à l'intérieur d'elle-même de cette continuité d'être qui assoit une identité, le premier événement de la cure fut de saisir, à sa grande surprise, qu'elle n'aurait pas à reprendre rendez-vous par-delà la *vacance* de l'été. Ce serait le même jour de la semaine, la même heure du jour. Il arrive, sur fond de détresse, que la seule chose que l'analyste ait à offrir à son patient soit sa ponctualité (Winnicott).

Cannibalique (vagin denté)

L'horreur du végétarien devant un steak saignant indique suffisamment que le « cannibalisme » est parmi nous, en chacun de nous ; l'horreur n'est que la face d'ombre du désir. Qui commence ? Le nourrisson avide d'incorporer plus que le lait, le sein et la mère elle-même, ou la mère qui trouve son bébé « mignon à croquer » ? Nul n'est plus sensible que l'anorexique à cet « inceste alimentaire ». Mais aussi l'enfant séduit qui, avant de s'endormir, demande qu'on lui raconte encore et encore la nuit du « Petit Poucet » chez l'ogre. Les mots de l'amour tendre (en quel sens ?), de la « belle

tigresse » à la « jolie poulette », rappellent qu'entre aimer-être aimé et manger-être mangé, il y a plus qu'une ressemblance. Quel meilleur moyen de ne faire qu'un, de s'approprier l'autre, de le posséder, de s'identifier à lui, que de le « manger » ? « Manger », ou « dévorer, déchiqueter, mettre en pièces… » ? Entre les deux, l' ambivalence* balance. Le moment chrétien de la communion en porte la trace. D'un côté, l'invitation à la Cène : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui » (*Jean,* 6). De l'autre, l'interdit : ne pas « mâcher » l'hostie !

Des liens entre le fantasme* cannibalique et l' inceste* avec la mère, surgit une figure primitive : le vagin denté. L'homme qui imagine avec frayeur cette « bouche d'ombre » a-t-il toujours tort d'avoir à ce point peur ? Quand elle répond à la pénétration par le *penis captivus,* la femme montre que l'inconscient des deux sexes partage la même planète.

Caractère, voir Anal, Envie du pénis, Névrose obsessionnelle

Castration (fantasme, angoisse, complexe)

Souvenir d'enfance : jouant au docteur, il avait obtenu de sa petite voisine qu'elle lui montre… Mais il ne se souvient de *rien,* ou alors juste d'un *défaut,* un grain de beauté… De cette énigme, l'enfant, le garçon fait une théorie dont l'axiome est : « Tous les êtres humains ont un pénis » – comment imaginer que l'on puisse être privé d'un organe aussi précieux, visible, puissant (voir le jet d'urine), qui défie la pesanteur et fait l'objet de l'admiration des parents, de la mère notamment. L'axiome est intangible mais la théorie admet des variantes : tous les êtres humains ont un pénis… sauf ceux qui n'en ont pas, ou plus, ou pas encore. Tant que vaut la théorie-fantasme, l'angoisse est tenue en lisière, mais on devine que le ver est dans le fruit. Cette théorie, celle du primat du phallus*, est moins une théorie de la différence *des* sexes que celle d'*un* sexe qui rêve de faire la différence.

L'empire exercé par l'angoisse de castration sur la psychè des hommes témoigne de l'échec au moins relatif de la première théorisation. De cette angoisse, les manifestations sont le plus souvent déplacées : risquer son doigt dès que l'on se sert d'un marteau, échouer à un examen immanquable, tomber de l'échelle sur laquelle on monte tous les jours, jouer « petit bras » au moment du point gagnant. À moins que l'homme, anticipant tout surgissement possible de la sanction, ne la joue d'emblée « châtré » – « lèche-bottes », dit cruellement la langue populaire –, notamment en présence des figures d'autorité, rappelant par là même que c'est toujours au « père » qu'est rapportée la menace.

La crainte d'une destruction des organes génitaux n'est pas absente chez les femmes, par exemple sous la forme déplacée d'une peur d'un cancer de l'utérus – tout magazine de « santé » vise un public féminin. Pourquoi leur refuser avec Freud le vécu d'une angoisse de castration ? C'est que l'inconscient est un absolu concret et que l'image de la castration, son fantasme, est inséparable de la perte du pénis. L'expérience du fiasco permet de mesurer l'écart entre les angoisses masculine et féminine. Véritable autocastration, le moment d'impuissance replie l'homme sur lui-même ;

l'angoisse de castration est fondamentalement narcissique, c'est un morceau de soi que l'on perd. Quand l'angoisse de la femme – si on laisse de côté celle dont le fiasco accomplit le fantasme castrateur (« ce n'est pas lui qui l'a ! ») et que la circonstance fait triompher – est objectale, une perte d'amour : « Il ne me désire plus, il ne m'aime plus… »

L' angoisse* est à double entrée. D'abord elle fige la vie psychique, mais elle peut aussi devenir une source vive de transformation. D'être « détachable », le pénis se prête à de multiples substitutions, du « biscoteau » à la « grosse tête ». L'angoisse de castration est le moteur d'une symbolisation. Elle est encore ce qui permet le détachement du premier objet d'amour : une (la mère) de perdue, dix de retrouvées. C'est aussi à partir de cette même angoisse, de son élaboration, que peut se réécrire l'histoire des pertes précédentes : sevrage, don des fèces et – pourquoi pas ? – naissance. D'abord fantasme, angoisse, la castration finit en complexe quand prévalent ses capacités de différenciation, de structuration, de distinction (entre ce qui est permis et interdit). Quand elle produit, plus qu'elle ne détruit.

Causalité psychique, voir Après-coup

Clivage (du moi)

À l'heure du coucher, Freud voit s'introduire par erreur dans son compartiment de wagon-lit un vieux bonhomme fatigué, fantôme tout droit sorti du pays des morts ; jusqu'à comprendre qu'il ne s'agit que de son reflet dans la glace, non pas une image de *lui-même,* mais d'un *autre-lui* qu'il méconnaît, incarné une seconde dans le miroir. Un moi* a l'âge de ses artères, quand l'autre n'a pas pris une ride ; le premier accepte la réalité, le second l'ignore ou la rejette. Clivage ordinaire du moi, instant de dépersonnalisation, d'inquiétante étrangeté qui fait partie de ces faits « psychotiques » de la vie quotidienne, quand l'inconscient surgit du dehors plutôt que du dedans. Sortant de chez le coiffeur, au hasard d'une vitrine, on croise le regard d'un inconnu qu'il faut une bonne seconde avant de reconnaître.

Entre le moi et le refoulé, il y a une porte contre laquelle le premier s'appuie afin de la garder fermée, quand l'autre derrière pousse ; à moins qu'il ne cherche à entrer par la fenêtre. Entre les parties clivées du moi, il y a une vitre aussi épaisse qu'invisible qu'on ne perçoit que le jour où l'on s'y cogne la tête la première. Dans la guerre de tranchées que le moi mène contre l'inconscient, le clivage est une ligne de repli. Faute de pouvoir s'opposer d'un seul tenant à l'adversaire, il se scinde afin de sauver ce qui peut l'être. Il se divise, et ce n'est pas pour mieux régner. Psychoses* et perversions* en font grand usage, qui ne savent plus très bien par où passe la ligne qui sépare le dedans du dehors, la réalité psychique de la réalité extérieure.

La psychanalyse sait assez bien glisser un pied dans le pas de la porte afin de permettre au refoulé d'entrer et, dans le meilleur des cas, de s'en trouver libéré. Mais, pour la rencontre intempestive avec la vitre, elle n'a pas le mode d'emploi, *ça** arrive. Un clivage vacille, quant à être levé…

Complexe d'Œdipe

« Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de 30 ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère » (Diderot). Inceste* et meurtre… le complexe d'Œdipe ne consiste pas simplement à jouer au papa et à la maman. Le succès de la découverte freudienne, sa banalisation, a largement affadi les violences et les angoisses de la tragédie œdipienne. Certes, le complexe d'Œdipe fait œuvre de structuration, de différenciation, d'intégration de l'interdit, mais c'est *à condition d'en sortir.* Il ne tourne à la « crise normative » que parce qu'il est d'abord un moment de folie. Désirer posséder sa mère ou tuer son père n'a jamais structuré personne. Les fantasmes* œdipiens portent l' amour* et la haine* à leur dernière extrémité, il n'est pas sûr que la passion de l'« homme de 30 ans » dépasse en démesure celle du « petit sauvage ».

Le mot « complexe » est fatigué par l'usage, sauf à entendre la *complexité* qu'il souligne. Non seulement l'enfant aime et désire le parent du sexe opposé, hait et rejette celui qui lui fait de l'ombre, mais il vit aussi tout le contraire, parfois en même temps. Ces désirs* eux-mêmes sont-ils simples ? Quelle part de destruction au cœur du désir incestueux, quelle présence de la sexualité dans le geste du meurtre ? Et ce n'est pas tout : adressant amour et haine à l'adulte, l'enfant ne fait jamais que lui rendre la monnaie de sa pièce. Ce n'est pas lui qui a commencé. « Tu préfères qui ? Papa ou maman ? » L'adulte fait le premier pas, dans l'amour comme dans la jalousie. Œdipe, dit-on, ne savait pas… mais Jocaste sait, qui dit à son amant, cherchant à apaiser son angoisse : « Ne redoute pas l'hymen d'une mère : bien des mortels ont déjà dans leurs rêves partagé la couche maternelle. Celui qui attache le moins d'importance à de telles choses est aussi celui qui supporte le plus aisément la vie. »

L'adulte commence, lui seul peut finir. Pour l'enfant, ce sera toujours « encore », il ne dispose pas du point final ; si on ne le convainc pas d'arrêter, il finira par barbouiller le superbe dessin qu'il est en train de réaliser. Pour celui qui n'a pas entendu « Non ! », qui ne l'a pas intégré, la vie va devenir un peu plus compliquée. Renoncer ne va pas sans détresse, mais, d'être retardé, l'abandon n'en pèsera que plus lourdement.

Compulsion (contrainte) de répétition

« Ce qui est demeuré incompris revient et ne connaît le repos qu'une fois trouvées solution et absolution » (Freud). Cette répétition-là, celle d'un refoulé qui fait retour, est un appel ; quand bien même elle prend la forme d'un symptôme invalidant, d'une angoisse, d'une douleur, elle cherche qui pourra l'entendre et libérer l'entrave, permettant ainsi de reconnaître l'ancien plaisir perdu derrière l'actuel déplaisir manifeste. Reconnaître par exemple, derrière l'image des amants répétitivement inconstants ou décevants et les ratés de la vie sentimentale, la fidélité paradoxale à un père irremplaçable.

Mais il arrive aussi que la répétition ne répète plus qu'elle-même, aussi insupportable qu'un disque rayé. Il n'y a plus qu'un morceau de souffrance, une plainte qui semble n'avoir d'autre visée que de prouver son impuissance à celui qui la reçoit. L'analyse à perpétuité roule son rocher de Sisyphe. «

Quand est-ce que vous partez à la retraite ? »

Théorisant une contrainte à la répétition au cœur le plus sombre de la vie psychique, là où *ça** n'est plus qu'une puissance anonyme et délétère tout occupée à défaire ce qui vient à peine d'être construit, la psychanalyse découvre-t-elle une zone de ténèbres au-delà de tout plaisir, fût-il masochiste ? Ou, prise d'une fascination « romantique » pour les forces de mort*, ne fait-elle que recouvrir des oripeaux de la théorie ce qui relève des limites humaines de sa pratique ?

Conflit psychique

L'ennemi à *refouler,* les lignes de *défense* attaquées, la *résistance* acharnée… la vie psychique est une vie de conflit. Entre le moi et la réalité extérieure, les heurts ne manquent pas, mais l'antagonisme principal est avec l'ennemi de l'intérieur, impossible à fuir, impossible à vaincre. Il faut se soumettre, se compromettre, négocier… quelquefois quand même se libérer, quand un refoulement* est levé.

La personne psychique est divisée, même si le moi*, son goût prononcé pour la synthèse, s'efforce d'en maintenir une unité relative. L'équilibre est d'autant plus fragile que l'ennemi a plusieurs visages. D'un côté, celui du surmoi* : il revêt la forme d'une autorité intransigeante, pesant comme une chape de plomb sur la vie et ses plaisirs, à l'image d'un dieu calviniste. De l'autre, le côté du ça* : il s'exprime par une impatience pulsionnelle, « tout tout de suite » ; l'exigence est celle d'une satisfaction qui ignore les limites. Entre Calvin et Dionysos… ce que l'histoire sépare, Psychè les réunit.

Heureusement, il reste la ruse, celle de l'inconscient humoriste. Julien est un homme jeune et néanmoins moral. Amoureux et fidèle à sa compagne, il s'oppose à ce qu'il perçoit en lui d'un désir pour « toutes les femmes ». Notamment pour la petite dernière, celle qui vient d'arriver sur son lieu de travail ; elle et son décolleté vertigineux. Il évite de la regarder, ou alors, s'il y est bien obligé, c'est « les yeux bandés » !

Contre-transfert

Son petit frère venait de naître, on l'avait aussitôt envoyée chez une tante à la campagne. Sur l'écran du souvenir, elle revoyait le verger en fleurs et le plaisir de jouer librement. Un très bon souvenir… La séance suivant cette évocation, elle eut la surprise de trouver porte close, son analyste n'était pas là ! Quand ce dernier s'aperçut de son acte manqué*, il en fut à la fois confus et perplexe. Comment expliquer pareil oubli ? Certes il s'agissait d'un horaire déplacé et inhabituel, mais ce sont là de pauvres raisons. Incapable de parvenir par lui-même à bout de la difficulté, il chercha une oreille (« Pour être psychanalyste, il faut deux choses, un patient et un collègue » (Perrier)). Ce qui crevait les yeux devint enfin visible : ses parents lui avaient fait le même coup, expédié chez la tante de Bretagne à la naissance de celle qui allait lui voler sa place. Derrière l'écran champêtre du souvenir, la patiente refoulait la violence du sentiment d'abandon alors éprouvé. L'acte de l'analyste agissait un fantasme d'abandon refoulé par les deux protagonistes : « Pas abandonnée ? On va voir ! »

Le contre-transfert, comme son nom l'indique, n'est pas le premier venu, il est une réponse, celle de l'inconscient du psychanalyste à un transfert* qui touche chez lui un point sensible, une tache aveugle. Il prend volontiers la forme d'une pointe d'angoisse, d'un rêve après séance, d'un mouvement d'humeur, d'un sentiment de fatigue, plus rarement d'un acte sur le mode de la saynète évoquée. Freud a principalement vu dans le contre-transfert un obstacle : un inconscient suffit à la difficulté de la psychanalyse, pas la peine d'y ajouter les méfaits d'un second. Mais il a en même temps ouvert ce qui allait devenir la piste la plus féconde : « Tout être humain possède dans son propre inconscient un instrument avec lequel il est en mesure d'interpréter les expressions de l'inconscient chez l'autre. » D'obstacle, l'inconscient de l'analyste est devenu un outil indispensable. C'est d'autant plus vrai que le patient est « difficile », que la régression est profonde, et que la violence de Psychè se donne libre cours. Le patient *borderline* est « l'analyste sauvage de l'analyste » (Fédida). La deuxième règle fondamentale* de la psychanalyse, la nécessaire « analyse approfondie de l'analyste » (Ferenczi), découle directement de l'attention obligée portée au contre-transfert.

Corps

Sur le divan*, Aline prend plus que ses aises, elle évoque avec un rien de gêne la façon dont au fil de la séance et des choses dites l'excitation gagne plusieurs points du corps, jusqu'à rendre impératif l'apaisement par la démangeaison. À l'opposé, le névrosé obsessionnel* – partisan résolu d'une exclusion réciproque de l'âme (psychè) et du corps – se plaint que la psychanalyse se réduise à un exercice « intellectuel ». Sa tension, son immobilité contrainte sur le divan « disent » pourtant l'inverse : la nécessité de tenir sur ses gardes, sans relâche, un corps menacé d'être *touché* à chaque instant par les mots.

Nul ne s'émancipe aisément de vingt-cinq siècles d'une conviction dualiste qui, depuis Platon, oppose radicalement l'âme et le corps et formate à notre insu nos catégories de langue et de pensée. Tout de l'expérience psychanalytique pourtant, celle de ce « *corps* étranger interne » (Freud) qu'est l'inconscient, contribue à brouiller des distinctions trop claires : le moi se constitue par identification*, mais celle-ci se confond d'abord avec les processus d'ingestion-incorporation ; la première possession, la première propriété, emprunte son modèle à la « chose anale » ; la constitution du dedans et du dehors, leur différenciation, trouve dans l'opposition du féminin et du masculin un précieux étayage, etc. Il n'est de processus dit « psychique » qui, à l'image de l' angoisse* ou du plaisir, ne dispose de son trajet somatique. Les deux exemples « simples » de l' anorexie* et de la constipation obsessionnelle* témoignent d'une vie psychique qui est indissociablement une vie (un désordre) organique. La douce excitation, celle qui accompagne le surgissement du fantasme et esquisse sur le corps une géographie érogène inattendue – le périnée qui se pince, la nuque qui frémit, la chair de poule qui hérisse l'avant-bras, un frisson qui parcourt le corps des pieds à la tête… –, la douce excitation dessine le *corps de Psychè.*

Crise d'adolescence

Adolescens, « en train de grandir ». La puberté, la maturité génitale a beau être chez l'homme, parmi

les mammifères, particulièrement tardive, elle arrive toujours de façon intempestive. Psychiquement, ce n'est jamais l'heure. Anna trouve des accents telluriques pour en décrire l'irruption : « Les seins poussent, les poils, les règles, les boutons, on ne reconnaît plus la peau du visage, on croit que c'est terminé mais non… il faut encore que le bassin s'élargisse. » La puberté fait plus que jamais se rejoindre l'inconscient et le corps*, dans une expérience d'étrangeté qui n'évite pas toujours la dépersonnalisation – l'heure de l'adolescence est propice à l'éclosion des psychoses. Le combat contre celle-ci revêt des formes paradoxales, notamment les scarifications, quand il faut vérifier, en s'en prenant à l'enveloppe, à la peau, que le moi* conserve son intégrité. Le corps est en crise, Psychè ne demande qu'à suivre.

D'un côté, l'adolescent s'oppose, il est contre tout ce qui est pour. De l'autre, côté pairs et non plus parents, il pousse à l'extrême le conformisme : même tenue, mêmes goûts, pensée unique… Dans le même temps, révolutionnaire et totalitaire. Le deuil de l'enfance auquel il s'affronte est au-dessus de ses moyens ; parfois la dépression* guette. Ou la violence : tout deuil* est un travail de détachement, un travail de meurtre.

À corps perdu, il ne sait plus à quel sexe se vouer, auquel s'identifier. L'autre est aussi séduisant qu'inconnu et dangereux ; le même rassure, mais il enferme.

Le pire pour l'adolescent n'est-il pas, cependant, que sa crise passe inaperçue ? Faute d'un « non », d'une rencontre avec le pouvoir et son interdit, faute de haine* et d' amour*… Pour faire une « crise d'adolescence », il ne suffit pas de courir tous les risques. Pour qu'il y ait *crise* et que la crise soit un défi, encore faut-il que ceux auxquels elle s'adresse en accusent réception.

Culpabilité (responsabilité)

L'inconscient n'est pas une circonstance atténuante. Aggravante, certainement. Celui que le sentiment de culpabilité vient d'envahir – le sang lui monte aux joues, les yeux se baissent –, celui-là n'a pourtant rien *fait* ; seulement pensé, désiré… Dans l'inconscient, là où le fantasme* règne, rien ne distingue *désirer* et *faire,* la pensée du crime est le crime. La punition suit, qui va du pied qui se prend dans le tapis (voir Acte manqué) jusqu'à la haine de soi* mélancolique, en passant par le symptôme obsessionnel : plus facile de se laver les mains que de laver ses pensées.

L'inconscient, son autoérotisme*, a plus d'un tour dans son sac. La culpabilité signe manifestement la condamnation du désir, plus secrètement il arrive qu'elle se mette à son service : *mea maxima culpa,* la répétition de la formule jusqu'à la litanie masque mal le plaisir masochiste, celui des pensées qui (auto)torturent à petit feu, la faute inavouable et exquise, chaque jour mijotée… La confusion par le patient de la psychanalyse avec le confessionnal est l'« aveu » assuré d'une disposition à la névrose obsessionnelle*.

Le bon sens veut que la culpabilité suive le délit, il arrive pourtant qu'elle le précède et même le provoque, que l'on se fasse « criminel par sentiment de culpabilité » (Aichhorn, Freud). À l'image de l'enfant qui, de bêtise en bêtise, cherche la fessée qui tarde à venir. Que peut bien y gagner le « criminel » ? *Savoir,* connaître son crime, pouvoir rapporter à un fait tangible la culpabilité

angoissante d'origine inconnue (fantasme de meurtre, d'inceste ?) qui ne le laisse pas en paix.

La psychanalyse conduit à un élargissement considérable de la *responsabilité,* en un sens bien différent d'une psychologie de la conscience et du libre arbitre. « Je ne l'ai pas fait exprès » est moins une excuse que la promesse d'une répétition. Priver le criminel de sa culpabilité en le déclarant « irresponsable » conduit régulièrement à sa destruction psychique. « Le châtiment du criminel est son droit » (Hegel).

Cure psychanalytique

Des déceptions amoureuses à répétition, une orientation sexuelle hésitante, une aphonie qui surgit chaque fois qu'il faut parler en public, un mal de vivre indéfinissable, une érection vacillante, une mère débordante, un père qui ne vous a jamais aimé, la mort d'un très proche, un enfant que l'on n'arrive pas à faire, un dégoût de la sexualité, une addiction à la sexualité qui ne laisse de place pour rien d'autre, une maladie somatique grave, l'aggravation de l' angoisse* malgré la suppression réussie d'une phobie* par une psychothérapie comportementale, une dépressivité qui gâche toutes les entreprises, une jalousie qui ne connaît pas de repos, un livre qu'on ne parvient plus à écrire, n'avoir jamais rencontré quelqu'un qui vous écoute… le recours à la psychanalyse se confond avec l'expérience humaine. Le malheur peut paraître venir du dehors – « l'enfer, c'est les autres » –, on a cependant l'intuition d'y être pour quelque chose ; qu'il faut changer pour que ça change. Sans le savoir, on vient en analyse pour changer le passé, en réécrire le récit, découvrir la haine* derrière l' amour* affiché (ou l'inverse), la secrète satisfaction derrière le déplaisir, une prison que l'on ne veut pas quitter. Parmi les risques que l'on court, il y a celui de devenir un peu plus libre qu'auparavant.

Dépression

« Le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle », la dépression est comme un brouillard tombé sur la vie psychique. Plus rien qui se distingue, plus rien qui vaille. « Dépression », le mot est à peine une métaphore tant le corps s'affaisse, le mouvement se ralentit, le regard se vide. Ne reste qu'une angoisse* nue qui s'accroche à tout ce qui passe sans pouvoir s'y tenir. « Que les jours commencent et que les jours finissent, que le temps s'écoule. Ne plus rien vouloir. Attendre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à attendre » (Perec). La dépression est une maladie contre le temps, une « maladie de la mort ». À la généralité philosophique, celle, existentielle, de l'Absurde et du Mal-Être, la psychanalyse oppose le concret de la représentation inconsciente : « *La* mort elle-même n'est *qu'un* mort » (Freud). Quel mort éteint la vie du dépressif ? La piste souvent se perd entre les morts de l'année, les morts oubliés, les morts inconnus. Une image est souvent présente, celle de l' enfant-mort*. « L'enfant mort en moi », comme dit le poète, à moins que ce ne soit *en elle.* Une mère *perd* l'enfant qu'elle met au monde. Le dépressif est un enfant perdu. S'il est encore un fantasme* que son état végétatif réalise, c'est celui d'un retour à la vie d'avant la vie, dans l'immobilité du giron maternel.

Par-delà les dépressions singulières, Melanie Klein a imposé l'idée d'une position dépressive traversée par chaque enfant, sorte de « mélancolie *in statu nascendi* ». L'objet dont l'enfant pleure la

perte est le sein, la mère*, celle qui réunit amour, bonté et sécurité ; une mère perdue d'avoir été détruite par les fantasmes avides du nourrisson. Une mère tout à tour abîmée et réparée, à l'image de l'ours en peluche préféré, et maltraité. On ne détruit que ce que l'on aime, la dépression est une réparation.

Désir

Désirer, *desiderare (de-sidus-eris),* c'est étymologiquement contempler l'« astre », être par lui « sidéré », sans jamais pouvoir le posséder… Ainsi va la vie, tendue vers ce que l'on n'a pas, animée par ce qui manque, cherchant devant elle ce que, derrière, elle a perdu. « Trouver l'objet n'est jamais que le retrouver » (Freud), à ceci près que les retrouvailles n'ont jamais le goût de la « première fois » – des *traces* de la « première fois ». À part le ravi parvenu au troisième ciel, qui peut se croire pleinement, définitivement satisfait ? Le désir est en lui-même un paradoxe : il signifie une absence, mais nous *n'avons rien* d'autre. « Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd tout ce qu'il possède » (Rousseau).

De cela l'inconscient, l'infantile, ne veut rien savoir. Ignorant la négation, il *accomplit* le désir. *Ça** hallucine. Rien en lui ne sépare désirer et faire, ou posséder. De façon déformée, parfois illisible, le rêve*, le symptôme* en témoignent. Mais c'est peut-être l'enclos du fantasme* qui en renvoie l'image la plus claire. Soudain un visage* s'éclaire, quand rien dans la réalité ne prête pourtant à sourire, on devine qu'un secret désir vient de se réaliser. Accomplissement imaginaire, certes, mais avec des effets bien réels : qui jouerait au Loto si, dans le temps qui sépare la mise du tirage, il n'était loisible de se prendre pour un astre, de disposer du gros lot et d'en faire un généreux usage ?…

Désirs d'enfant

« Seule la naissance d'un fils apporte à la mère une satisfaction sans restriction. Sur le fils, la mère peut transférer l'ambition qu'elle a dû réprimer chez elle » de son envie du pénis* (Freud). Parole d'un fils préféré ou d'un théoricien avisé ? Sans doute les deux. C'est évidemment troublant de constater que la théorie freudienne est en tout point homogène au fantasme* qui sous-tend le très masculin fétichisme*. Autant prêter à la femme/mère la pensée inconsciente suivante : je sais bien que je n'ai pas de pénis, mais quand même… j'ai un enfant, un garçon, qui ne manque de rien ! Fétichisme de Freud ou pas, chaque analyste, quel que soit son sexe, a maintes occasions de vérifier l'équation inconsciente de l'enfant et du phallus. Il est bien des vies (pas seulement de garçon, on peut être fille et « phallus de sa mère ») consacrées à la mise en œuvre du programme phallique maternel. Des vies de *campio,* de champion, vouées à la cause de la Dame.

La critique de la théorie freudienne est aussi nécessaire que relative, ce n'est pas *le* désir d'enfant que Freud théorise, mais une de ses figures fantasmatiques parmi de multiples autres possibles. Au gré des variations de la sexualité infantile*, il arrive que l'enfant *dans le ventre* soit l'héritier d'un érotisme plus archaïque, plus anal* que phallique : de la « chose la plus sale » à son contraire le plus précieux, la mère met au monde un enfant en or. Celui-ci ne deviendra pas le sceptre de celle qui

l'engendre, mais sa *possession* – au risque ambivalent de l'*expulsion.*

Il n'est pas rare que le désir d'un enfant soit aujourd'hui ce qui pousse une femme à engager une psychanalyse. La « révolution » des mœurs a accordé aux femmes une liberté qui n'était pas, jusque-là, la caractéristique première de leur vie sexuelle. Par contrecoup, c'est l'« automaticité » de l'enfant qui s'en trouve atteinte. Le destin conjugal et maternel d'une femme était tracé, il ne l'est plus. La liberté politique est réjouissante, la liberté psychique est angoissante. L'entreprise est d'autant plus incertaine que l'on souhaite que ce désir soit partagé ; par un homme ou par une femme, l'ouverture des possibles est une complication supplémentaire.

Il y a autant de désirs d'enfant que de fantasmes qui les soutiennent : l'une souhaite avant tout être *enceinte,* désir d'une plénitude où percent les accents mélancoliques. L'autre ne veut pas un enfant mais un *bébé* – certains, surtout les hommes, en portent la trace indélébile. Une troisième désire une « petite fille », à l'image de celle qu'elle a rêvé d'être, une autre encore veut un « nourrisson », pour pouvoir jouir de l'allaitement, etc.

La procréation médicale assistée révèle parfois des entraves inattendues. Le don d'ovocyte a ainsi le « mérite » pour certaines femmes de rompre la filiation biologique : faire un enfant devient possible parce qu'il ne sera pas le « petit-enfant » de sa propre mère. L'inverse existe aussi, le fantasme d'un monde de mères et de filles réalisé par clonage. Enfin débarrassé des hommes… L'inconscient rêve, il remonte l'Amazone.

Détresse (état de)

Le cri à la naissance est le premier cri de détresse. Avant de témoigner d'une expérience singulière d'abandon, la détresse est un *état,* celui d'un nouveau-né dans l'incapacité de se venir à lui-même en aide, de répondre par ses propres moyens à ses besoins les plus primitifs, sur le plan vital comme sur le plan psychique. Cette impuissance a sa contrepartie, celle d'accroître jusqu'à la démesure les figures parentales en les dotant d'une toute-puissance. Le sentiment religieux puise à différentes sources, la détresse en est une, quand la vie, de déceptions en désespoirs, répète l'état de dénuement premier ; on ne sait plus à quel parent se vouer, on se tourne vers Dieu, lequel a l'avantage sinon de répondre, du moins de supporter d'être prié à toute heure. La détresse se fait déréliction, à l'image de Job : « Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j'y retournerai. » L' addiction*, la dépendance à un produit qui réconforte avant de détruire, est une autre réponse à la détresse. À noter qu'il n'est pas rare que l'on guérisse de l'une, la manie toxique, en s'en remettant à l'autre, la symbolisation religieuse (sur le modèle des Alcooliques anonymes ou des ascèses mystiques). L'amour de Dieu est moins risqué que l'amour des hommes (ou des femmes). Anticipant une rupture sentimentale toujours possible et le danger de la perte d'amour, Lisa s'équipe en prévision de la détresse à venir : son frigo conserve en permanence un lot de petits pots pour bébé « premier âge ».

« J'ai besoin de vous ! » Dans la situation analytique, le cri de détresse retentit quand toute séparation est vécue comme un abandon, un renvoi au néant. À la différence de l' angoisse*, la détresse refuse de se laisser analyser, elle veut seulement être reconnue dans son actualité. Toute référence au passé, à l'enfance, loin d'ouvrir sur une interprétation et un changement possible, est

reçue comme une violence, une indifférence. Le cri de détresse ne demande qu'une chose (impossible), retrouver ce qui n'a jamais existé : les vertus substantielles et continues d'une présence maternelle ignorant les défaillances.

Deuil (travail de)

« Travail de deuil »… Comme toujours, le succès d'une expression se paie d'une perte de sens. La psychanalyse se rend d'abord à l'évidence : le deuil est douleur, retrait sur soi, désinvestissement du monde extérieur… Mais la notion de *travail* y ajoute une part plus difficilement acceptable, violente, celle d'une œuvre de déliaison, de détachement. Se défaire du mort, voire le « tuer une seconde fois » en dénouant un à un les points d'attache à l'objet. Les souvenirs insistent, les rêves* font revivre les morts, mais c'est pour mieux oublier. Jusqu'à ce que la libido, redevenue libre, puisse aimer à nouveau. Secrètement, le versant hostile de l' ambivalence* prête la main. Alors qu'il repense à l'excellente journée qu'il vient de passer, Pierre est brutalement assailli par un sentiment de culpabilité : son père n'est pas mort depuis un mois que déjà…

Pourquoi ce travail de détachement est-il si douloureux, pourquoi la libido se cramponne-t-elle à l'objet disparu quand bien même le substitut est disponible ? « Cela, nous ne le comprenons pas », écrit Freud. Melanie Klein a la réponse. La perte d'une personne chère, quel que soit l'âge à laquelle elle survient, est toujours un deuxième temps, un trauma second, la reviviscence d'une expérience précoce. L'objet d'amour est un objet perdu, ce que signe la généralité de la position dépressive. Tout deuil, même s'il est le premier vécu, est la répétition, mais aussi la reprise, la transformation d'une mort et d'une souffrance ignorées.

Différences

Il n'y a pas dans l' inconscient* de négation, pas de contradiction, d'opposition, ou de différence. Pas de degré à la certitude des désirs accomplis, juste des variations d'investissement selon les contenus. L'inconscient, l'infantile, ne dit pas « non », en lui coexistent haine et amour, masculin et féminin, actif et passif, vivants et morts… Tout y est présent, il ignore l'absence. Ce n'est pas de lui que peut venir l'*organisation* de la vie psychique, la construction du sujet, la structuration de la personne. C'est *contre* lui. Toutes les différences : différence des sexes, des générations, entre le dedans (réalité psychique*) et le dehors (réalité matérielle), entre les vivants et les morts, l'âme et le corps*, l' oral* et l' anal*, l'interdit et le permis, l'absence et la mort… toutes les différences sont autant de distances prises avec les processus psychiques les plus primaires, ceux qui « règlent » la vie de l'inconscient.

La névrose est une pathologie du conflit, elle se situe précisément au point d'affrontement entre le « oui » de l'inconscient, qui ne cherche que son accomplissement, et le « non » des systèmes supérieurs de la vie psychique, ceux qui veulent faire la différence. Dans la névrose, les différences sont conflictuelles. Mais il est d'autres pathologies où l'envahissement par les processus primaires se paie de différences ignorées, ou déniées. La perversion* ne veut rien savoir de la différence entre les sexes ou les générations ; la psychose*, de ce qui oppose dedans et dehors ; la mélancolie*, de ce qui

sépare les vivants et les morts ; l' état limite*, de ce qui distingue l'absence de la perte définitive…

Divan

Anaïs arrive pour sa première séance d'analyse. Les entretiens préalables avaient permis d'en fixer les conditions : la fréquence, le divan… C'est pourtant dans le fauteuil qu'elle s'installe cette fois encore ; elle parle, sans mot dire de ce qui la retient de rejoindre le divan. Même scénario les séances suivantes. Et puis un jour, sans raison évidente, sans explication, elle s'allonge aussitôt. Elle ne commentera que quelques mois plus tard cet étrange ballet. Ce jour-là, manquait (enfin) sur le coussin la serviette en papier qui s'y trouvait d'habitude, « ce genre de serviette sur laquelle le malade pose sa tête quand il s'allonge sur la table d'opération ».

Le divan (du turc *diwan*) est la contribution de l'orientalisme à la psychanalyse, qui nous vient tout droit de la salle de consultation du Sultan, de son confort garni de coussins, de la lascivité de ses odalisques. Image de luxure qui, ajoutée à la réputation d'une psychanalyse qui « ne pense qu'à *ça* », en tient à l'écart plus d'un(e). Inviter un patient à prendre place sur le divan ne dit encore rien de la façon dont ce message est reçu, traduit. À se « perdre de vue », à *s'absenter* ainsi, le psychanalyste espère rompre plus sûrement avec les modalités de la conversation ordinaire, faciliter la régression* et les transferts*, permettre au *rêver* de se mêler au parler. Ce que « perçoit » l'analysant est une autre histoire. L'un entend un appel à se soumettre : « Couchez ! » et rappelle qu'en argot « s'allonger » est synonyme d'« avouer ». Une autre traduit par : « Marie-couche-toi-là. » Anaïs n'y voit qu'une promesse chirurgicale, un quatrième adopte l'attitude du gisant… L'analyse a déjà commencé, un premier transfert s'est allongé.

Emprise (pulsion d')

« Chez le garçon, la préférence accordée à la main lors de la masturbation est l'indice de l'importante contribution que la pulsion d'emprise apportera plus tard à la sexualité masculine » (Freud). La main sur le pénis, la main sur le sexe anticipe la mainmise sur l'objet. L'emprise serait, au sein de la sexualité humaine, ce qui reste de la part du muscle, quelque chose de l'espèce et de son rapport de force qui aurait résisté à l'invention infantile et polymorphe de la vie sexuelle, celle qui fait varier les objets, les choix, les buts, les positions… Devenir maître et possesseur de la nature, et d'abord de celle de la femme ! La Nature fait décidément bien les choses qui permet à l'homme d'en appeler à l'espèce quand la castration* et son angoisse menacent. Dès qu'il lit dans les yeux de sa compagne le désir (brûlant) dont il est l'objet, Charles tangue toujours un peu. « Ce serait quand même plus facile si, de temps en temps, elle disait : "Oh non ! Oh non !" »

Enfant mort (l')

« Je suis un enfant de remplacement. » Son prénom porte la trace déformée de celui à qui il « doit » d'être né. « Leurs noms font des enfants des «revenants» », écrit Freud, en pensant à ce qui, par

exemple, se transmet d'un grand-père à un petit-fils. Mais cette filiation-là respecte l'ordre des générations, leur succession dans la vie et la mort. L'« enfant mort », son fantasme*, enkysté dans la psychè des parents, est au contraire un enfant à perpétuité, un éternel enfant, irremplaçable ; surtout pas par les enfants de remplacement. « Aujourd'hui, il aurait 45 ans. » L'image n'est pas celle d'un adulte dans la maturité mais celle de l'enfant de la photo, pieusement conservée, de la chambre pleine de jouets, interdits au toucher. Il n'a pas pris une ride, la mort ne le concerne pas ; c'est un rival inaccessible, impossible à tuer, même en pensée. La flèche du temps en perd la boussole, l'avenir c'était hier.

L'écho de « l'enfant mort » est parfois plus lointain, presque imperceptible, on le devine plus qu'on ne le découvre. Il faut remonter à la génération précédente, ou plus avant encore. Il suit le plus souvent la lignée féminine, traînant son ombre dépressive de mère en fille.

Envie du pénis (femme châtrée, castratrice, phallique)

L'envie du pénis a son image d'Épinal, celle d'une petite fille qui, *elle aussi,* veut uriner debout… premier geste politique d'une égalité revendiquée entre les sexes, le pouvoir appartient à ceux qui se dressent, pas à ceux qui se baissent.

La féminité* primitive de la fille est déjà depuis longtemps constituée quand l'envie lui prend de disposer des avantages d'un sexe visible et maîtrisable, un dehors que l'on peut montrer et qui, à l'occasion (celle d'un petit frère qui fanfaronne), fait la fierté « imbécile » des parents. L'envie du pénis chez la petite fille n'est pas séparable de l' angoisse* devant son propre sexe, intérieur invisible et énigmatique. Le pénis est une évidence ; le vagin, un inconnu. Le premier abonde en surnoms, le second est innommable. L'infantile n'a de nom que pour ce qu'il voit.

Plus que l'envie du pénis en elle-même, ce sont ses destins qui importent. Le plus dynamique d'entre eux consiste à passer à autre chose, à transformer l'envie (l'envie est « envieuse », l'*invidia* est malveillante) en désir : du pénis lui-même (être par lui pénétrée, et pas simplement l'*avoir*), du père, de l'homme, de l'enfant, de l'œuvre créée… Mais il est d'autres destins, portant davantage le sceau de la fixation que de la transformation. Le premier laisse la femme châtrée, éventuellement jusqu'à la frigidité. Elle *ne l'a pas,* elle n'a donc rien. Dans les mots des femmes, cela se dit le plus souvent dans la dépréciation de toutes les entreprises (amoureuses comprises), de toutes les productions : « Je suis nulle, je n'y arriverai jamais. »

L'autre destin est inverse, non plus « châtrée » mais « castratrice » : elle *ne l'a pas* mais elle *l'aura,* il suffit de châtrer l'homme… groupe de femmes au bord de la piscine regardant passer le maître-nageur : « Le château n'est pas mal, mais le donjon est en ruine. » À moins qu'elle ne fasse comprendre, à l'homme qu'elle désire, que du pénis il n'est jamais que l'appendice !

Le troisième destin se conjugue au présent et à la forme affirmative : elle *l'a*… « lui » et ses attributs, notamment le pouvoir. La femme phallique est une « Dame de fer » ; pour l'avoir oublié, les généraux

argentins en ont perdu leur sceptre et leurs Malouines.

Pire destin peut-être, quand l'envie du pénis forge le caractère… Derrière la femme aigrie, toujours victime jamais satisfaite, on devine la petite fille *lésée.* Les hommes (« tous les mêmes », traduction : ils ont tous *le même*) sont le premier objet de la vindicte, mais, dans l'ombre, l'analyse laisse entrevoir une mère haïe de ne pas avoir donné la seule chose qui vaille.

Éros, voir Amour, Autoérotisme, Objet, Plasticité de la libido

État limite*(borderline)*

Avant de devenir une psychanalyste spécialiste des états limites, Margaret Little fut elle-même la patiente *borderline* de Winnicott. Un jour de désespoir et de colère, elle se lève brusquement du divan*, s'apprête à vider la bibliothèque de ses livres, mais préfère jeter son dévolu sur un grand vase de lilas blancs qu'elle brise, et que de rage elle piétine… Sur fond d'une telle tempête, de quelle utilité peuvent encore être les instruments habituels de la navigation psychanalytique : libres associations du patient, écoute flottante de l'analyste et interprétation ? La difficulté commence dès l'énoncé de la règle fondamentale* : à celui ou celle qu'une angoisse* sans représentation recroqueville en silence sur le divan, à cet autre débordé qui livre sans réserve le plus intime, quel sens cela aurait-il de l'inviter à « dire tout ce qui passe par la tête » ? Le patient *borderline* remet en cause les *frontières* de la psychanalyse et la force à se réinventer.

La théorie avait caressé l'espoir de distinctions claires entre qui est névrosé, psychotique ou pervers. Mais la théorie n'empêche pas d'exister et la vie de tout mélanger. L'état limite fait appel à des mécanismes psychotiques (clivage*, déni, identification projective…), mais, quand il évolue vers des formes graves (dépression*, addiction*…), ce n'est pas la voie de la psychose* qu'il « choisit ». La combinaison n'est pas rare d'une vie sociale normale et d'une « folie privée » (Green).

Le plus dur ? Les autres, et d'abord ceux que l'on aime et qui vous le rendent si mal. Leur présence est aussi indispensable qu'insupportable – ce dont l'analyste fait l'amère expérience. Derrière cette incapacité d'être seul, par-delà la confusion entre absence et disparition, se profile bien souvent « l'unique objet du ressentiment », une mère* primitive, paradoxalement aussi irremplaçable qu'elle fut rejetante ou ignorante de la demande d'amour de son enfant. « Arrête de pleurer, chérie, tu embêtes tout le monde. »

Excitation, voir Autoérotisme, Corps, Masochisme, Oral

Fantasme

Elle a définitivement renoncé à prendre le métro. Cette descente sous terre est devenue une descente aux enfers. Son corps sur le divan* d'un coup se raidit, tant l' angoisse* est vive, quand elle essaie de décrire l'image qui l'agresse dès les premières marches d'escalier : une coupure d'électricité bloque la rame entre deux stations et tous les hommes du wagon profitent de l'arrêt et de l'obscurité pour lui sauter dessus…

Parce qu'il est souvent réduit à la forme aimable et champêtre d'une rêverie diurne, on prête au fantasme une légèreté qui sous-estime son poids de *réalité*. La psychologie commune fait de l'imaginaire une échappatoire, pas loin du mensonge : « ce *n'*est *qu'*un fantasme ». Pas une souffrance psychique, pas une angoisse, pas un symptôme* pourtant, qui ne trouve sa source dans un fantasme dont la face la plus inacceptable, la plus infantile, reste le plus souvent inconsciente.

La mère peut être des plus douces et le père des plus tranquilles, le fantasme de l'enfant ne les transforme pas moins en sorcière et en tyran, en dragon ou en loup. La fable du soir, qu'il écoute dans un mélange de terreur et de plaisir, ne séduit l'enfant que parce qu'elle lui raconte la version démesurée de sa propre histoire, celle de sa *réalité psychique**, sinon matérielle. L'objectivité, la prise en compte de la réalité sont des gains tardifs. L'imaginaire précède l'utile, et non l'inverse. Bien avant qu'une boîte ne devienne simplement une boîte, un objet qui sert au rangement, la « boîte » avec laquelle l'enfant joue est un ventre, un antre d'où le diable va surgir.

Faux self (personnalité « comme si »)

Il arrive que l'intelligence soit un symptôme comme un autre. Qu'une mère réponde aux attentes corporelles et affectives de son enfant de façon imprévisible ou chaotique, et il ne restera guère à celui-ci d'autre possibilité qu'à « s'adapter » pour deux (Winnicott). L'intelligence trouve dans ces circonstances négatives l'occasion d'un exercice précoce qui permet de sauver ce qui peut l'être de la santé psychique, quitte à le payer d'une tendance durable au conformisme et d'un évitement de toute originalité. Le fasciste ordinaire, inventé par Moravia *(Le Conformiste),* en est l'illustration littéraire.

On doit à la psychanalyse d'avoir montré la continuité psychique qui va du normal au pathologique, mais la flèche est réversible, décelant la pathologie dans la normalité excessive. Le *self,* ce rapport de soi à soi que mesure le sentiment d'authenticité, est parfois amené à se construire tout en façade, en imitation et soumission docile au monde environnant. On vit « comme si » (Hélène Deutsch), d'une vie qui « fait semblant », la vie d'un personnage sans auteur, tenant en lisière le plus dangereux : les affects, les émotions. L'analyste demande à ce que l'on « dise tout ce qui passe par la tête », on fait ce qu'il dit, secrètement installé dans le système élaboré par d'autres. Tant d'« intelligence » et de « faculté d'adaptation » conduisent volontiers à la réussite sociale, quitte à se sentir d'autant plus vide et factice que s'élargit la façade. Jusqu'à l'heure où la détresse*, celle d'un « enfant » méconnu, est brutalement mise au jour, un effondrement auquel l'entourage ne comprend rien : « Il avait tout pour être heureux et… »

Féminité (sexualité féminine)

« Je me dévouais en pâlissant et en fermant les yeux. Quand il s'était assoupi, satisfait et repu, je restais immobile et consternée, les sens glacés. » Lélia, la frigide, est une héroïne de George Sand, elle appartient à une époque « paléolithique », le xix^{e}siècle, quand la femme découvrait l'érection masculine un soir de « nuit de noces ». Les temps sexuels ont changé et ce qu'il est convenu d'appeler la « libération sexuelle » a d'abord concerné les femmes : désuétude du tabou de la virginité, distinction des vies sexuelle et conjugale, dissociation de la sexualité et de la procréation… Mais l'inconscient n'a pas d'âge, il ignore le temps. La variation historique des pratiques sexuelles est une chose, l'enracinement du sexuel dans l'infantile en est une autre. Les femmes continuent à raconter des histoires de serpent avec la même horreur équivoque qu'autrefois et à transposer en malaises corporels leur angoisse* devant la libido. Pas plus que le fiasco des hommes, la frigidité n'est un symptôme en voie de disparition. Il n'y a pas de traitement social de la part inconsciente de la vie sexuelle. Les mots de la plainte n'en ont pas moins changé, à l'image de cette femme dans la trentaine, inquiète de pouvoir établir avec un homme une relation suffisamment profonde pour devenir féconde, et qui craint que « sa liberté ne se transforme en errance ».

Les temps « libérés » d'aujourd'hui mettent davantage à nu ce qui est peut-être la forme primitive de l'angoisse chez les femmes, l'angoisse de perte d'amour, « ne plus être aimée ». Une telle angoisse s'enracine dans les premiers moments de la vie, à l'heure où le tout petit enfant est entièrement à la merci de son entourage, où ses expériences de la tendresse et de la sensualité sont nécessairement passives. La passivité, de « être aimée » à « être pénétrée », pourrait bien constituer le maillon inconscient qui relie les temps primitifs aux expériences plus tardives. La peur, quasi générique chez les femmes, qu'un v(i)oleur ne s'introduise nuitamment dans la maison, résume en un affect et une représentation une longue histoire de toujours.

Fétichisme

Le fétiche a conservé de son étymologie (*feitiço,* « artifice, sortilège ») un reste de magie : la femme n'a pas de pénis… mais elle a un porte-jarretelles, un manteau de fourrure, une culotte en soie ! La jambe habillée d'un bas résille, ou le pied d'un talon aiguille, permettent à l'homme d'ignorer ce que, par ailleurs, il ne sait que trop : qu'à la femme, et d'abord à la première d'entre elles, la mère, il manque « l'essentiel ». Le moi est clivé*, la main gauche accepte ce que la main droite repousse (dénie) avec la plus grande vigueur. La passion du fétichiste est inversement proportionnelle à l'horreur que la castration* lui inspire. Perversion* chez les uns – pas de fétiche, pas de relation sexuelle ! –, un certain fétichisme discret n'est pas loin d'appartenir par ailleurs à la part la plus commune de la sexualité masculine. Discret, mais bien réel dans ses effets : l'industrie de la lingerie féminine lui doit une part appréciable de ses bénéfices. Le dernier vêtement protège de la perception et réserve la surprise.

Frère, sœur

« Le corps de son frère se serrait si tendrement, avec tant de bonté contre elle, qu'elle se sentait reposer en lui comme lui en elle » (Musil). Parce qu'elles constituent un premier *déplacement* par rapport aux objets* primaires, mère et père, les relations entre frères, sœurs, ou frère et sœur, laissent parfois entendre en toute simplicité l'amour ou la haine, et les fantasmes sous-jacents, inceste* et meurtre. « C'est déjà mon frère, si de plus il fallait que je l'aime… »

Les vies adultes portent les traces de ces passions d'enfance, dans l'évitement du baiser, par exemple : Léa ne peut embrasser que du bout des lèvres un frère tant aimé, Helen détourne la joue quand celui qui fut son impitoyable tyran s'en approche.

Le lien fraternel trouve dans la chose sociale (*socius,* « le compagnon ») une dérivation « naturelle ». Le frère, pour être symbolique, n'en est pas moins un objet de passion, quand la scène historique se laisse emporter par la violence pulsionnelle. *Fraternité ou la mort !* La Révolution française a volontiers abusé de la devise et de son dilemme. Le sens premier et manifeste est *idéal,* on accepte de mourir à sa vie personnelle, de se soumettre à une finalité où s'accomplit l'essence de l'homme. Dans un sens second, souligné par Chamfort, la formule se transforme en un : « Sois mon frère ou je te tue ! » La Gironde en a perdu la tête. Mais en un troisième sens, plus inconscient, c'est entre les frères « à la vie à la mort » que passe le couperet, dans le déchirement. Notamment à l'acmé de la Terreur, quand Robespierre et Saint-Just envoient Danton et Camille, surtout Camille (Desmoulins), à la guillotine. « Sois mon frère *que je te tue*… »

Freud (1856-1939)

Wien, 19, Bergasse… la rue est tranquille, l'immeuble est bourgeois. L'appartement est au premier étage. Monter les escaliers, mettre ses pas dans les pas de Abraham, de Ferenczi, de Stefan Zweig, mais aussi de Dora, d'Ernst, l'Homme aux rats, ou de Sergueï, l'Homme aux loups, c'est pour le psychanalyste d'aujourd'hui un moment étrange ; sans doute autant que ce le fut pour le « petit Hans », le jour où il rendit visite au « Professeur ». La porte franchie, l'illusion persiste un instant, le temps de pénétrer dans la salle d'attente, conservée en l'état. Mais on peut attendre longtemps… ils ont vidé, ils ont viré Freud. L'appartement est nu, le musée conserve le néant. Pour voir le reste, divan et témoignages archéologiques des civilisations enfouies, l'infantile de l'humanité – Freud ne collectionnait pas que les rêves –, il faut suivre le chemin de l'exil et faire le voyage de Londres (où Freud meurt le 23 septembre 1939) jusqu'au 20 Maresfield Gardens.

ils ont aussi viré la psychanalyse et brûlé ses livres. La psychanalyse partage avec l'art « dégénéré » l'honneur d'avoir été insupportable à tous les totalitarismes, quelle qu'en soit la nature – ni la psychiatrie ni les différentes psychothérapies du comportement ne peuvent en dire autant. Il faut bien que la liberté y soit pour quelque chose.

Frigidité, voir Envie du pénis, Féminité

Fusion (symbiose)

L'une des caractéristiques de la psychanalyse des patients *borderline** est la forme qu'y revêt le transfert*, celle d'une régression* à des états de dépendance, parfois extrêmes. Quels traumas précoces cherchent ainsi à se répéter, qu'a-t-il manqué à l'enfant qu'il lui faut (re)trouver ? Cette interrogation conduit Winnicott à l'hypothèse d'une « préoccupation maternelle primaire ». L'idée est celle d'une « folie normale », un temps psychique faisant le pont entre les derniers instants de la grossesse et les débuts dans la vie, estompant la césure de l'accouchement, temps pendant lequel la mère s'identifie sans discontinuité à son enfant. Identification* toute en sensorialité qui permet à l'une d'épouser avec justesse les mouvements psychiques et somatiques de l'autre. L'aspiration fusionnelle du patient « limite », son angoisse* d'abandon, sa dépression* menaçante signent les ratés, la défaillance de ce temps premier. Faute d'avoir bénéficié d'une folie « normale », on invente une folie privée, y compris pendant la séance d'analyse. Paradoxe du transfert qui cherche dans la « préoccupation » de l'analyste la répétition de *ce qui n'a jamais eu lieu.*

Les angoisses qui sollicitent leur apaisement dans des relations fusionnelles sont autant de témoignages d'un narcissisme* inachevé plus encore que blessé. Le nouveau-né n'est pas comme l'œuf isolé et protégé de l'environnement par sa coquille ; il est, à l'inverse, immédiatement ouvert et tendu vers la réponse de l'être proche à son attente. Là où la femelle mammifère suit son programme instinctuel, la mère fait avec ce qu'elle est, inconscient compris. Son ajustement est souvent « assez bon » *(good enough),* d'autres fois chaotique, imprévisible ou défaillant, faute d'investissement ou inversement par débordement des soins. La vie ne commence pas dans la *symbiose,* celle-ci est plus le fantasme* d'une mère redoutable, qu'on ne souhaite à personne : la « mère parfaite ».

Guérison

Une thérapie cognitive et comportementale l'a guéri de son symptôme*, les tunnels lui font moins peur et il peut reprendre l'Eurostar deux fois par semaine, risquer l'aventure de « quelques lieues sous les mers ». Mais l'angoisse demeure, plus diffuse, il craint la « nuit noire », et lui qui dormait comme un bienheureux connaît maintenant quelques troubles du sommeil. L' angoisse* est un affect migrateur, on bouche un tunnel, elle prend un chemin de traverse, souvent une ancienne piste que l'on croyait désaffectée.

Si la guérison est un « gain marginal » (Freud) du processus psychanalytique, ce n'est pas qu'elle soit négligée ou traitée avec désinvolture, mais parce que l'expérience montre qu'une focalisation sur une volonté d'éliminer les symptômes conduit à un simple déplacement de l'angoisse, quand ce n'est pas au résultat inverse du résultat souhaité. Qu'il s'agisse d'une fuite dans la maladie : le névrosé tient plus à sa névrose* qu'à lui-même, la douleur du symptôme masque une satisfaction secrète à laquelle il n'est pas question de renoncer. Ou d'une fuite dans la guérison : le symptôme disparu, Psychè se ferme à toute exploration supplémentaire.

Quand le besoin de guérir du clinicien devient à ce point exigeant qu'il se transforme en *furor sanandi,* il interroge les motivations profondes du thérapeute lui-même. Guérir qui ? la mère blessée des premiers temps ? l'enfant maltraité ? « On procède à la manière d'une mère tendre qui n'ira pas se coucher le soir avant d'avoir discuté à fond avec son enfant », écrit Ferenczi. Les dernières années de celui-ci sont autant de tentatives tragiques d'un « guérir à tout prix », d'une réparation impossible.

Il n'est pourtant de maladie psychique, aussi grave soit-elle, qui ne soit d'abord une façon (parfois folle, parfois suicidaire) de se protéger, de se soigner. Une maladie qui demande à être *entendue,* avant même que d'être guérie.

Que veut celui qui ne veut pas guérir ou, pire encore, qui répond à une première amélioration par une aggravation supplémentaire ? La « réaction thérapeutique négative » est un moment particulièrement éprouvant, pour le patient comme pour le psychanalyste. S'agit-il de satisfaire secrètement un besoin de punition, une culpabilité* insatiable ? De prouver à celui qui « prend soin de vous » son incompétence ? Une vie de malheur, *c'est au moins une vie,* le masochisme* moral est une première affirmation : « Je souffre, donc j'existe ! »

Haine

La haine a des certitudes que l' amour* n'a pas. La haine *sait,* son objet elle ne le connaît que trop (celui de l'amour est *inconnu*) ; ce qui l'attache à lui est capable d'une permanence dans l'être, parfois une vie conjugale entière, que le lien d'amour manifeste plus rarement. On associe volontiers la haine à la destruction, on oublie qu'elle est aussi « un tonique, elle fait vivre » (Balzac). La haine que l'on porte, ou celle que l'on reçoit… Strindberg écrivait à Gauguin : « Vous me semblez surtout fortifié par la haine des autres. »

Haine et amour sont susceptibles de se retourner l'un dans l'autre, cela n'en fait pas pour autant de simples symétriques. La haine menace l'existence de l'objet, mais plus fondamentalement elle trace les frontières du moi, conjuguant ses forces avec celle du narcissisme*, avec l'amour du moi pour lui-même. Que l'écart entre moi et l'autre tende à s'abolir à force d'être trop ténu (entre un Serbe et un Croate, un Hutu et un Tutsi…), que le narcissisme en soit réduit aux « petites différences », et le danger est grand de voir la haine creuser violemment ce que la réalité risque de confondre. Pureté (de la race), purge, épuration (ethnique)… le moi*, le pur et la haine habitent le même territoire.

Avant d'être destructrice, la haine est séparatrice. On lui doit la première distinction entre le dedans et le dehors : ce que l'enfant veut, il l'avale ; ce qu'il refuse, il le crache. Le moi, suivant son seul plaisir, introjecte le bon, jette au loin le mauvais. « Le haï, l'étranger au moi, le dehors sont tout d'abord identiques » (Freud). La haine crée l' objet*, elle l'*objecte,* son paradoxe est qu'elle *pose,* qu'elle affirme et reconnaît au moins autant qu'elle cherche à nier, celui qu'elle vise.

Holding, voir Attachement

Homosexualités

Homosexuality… le mot connaît son premier essor dans l'Angleterre victorienne, celle d'Oscar Wilde. La psychanalyse l'a repris à son compte – quand « hétérosexualité » n'est psychanalytiquement d'aucun usage –, ce qui n'a pas que des avantages tant le mot unifie ce qui ne

l'est guère. Non seulement parce que les homosexualités masculine et féminine ne sont pas de simples parallèles, mais parce qu'au sein de chacune d'elles la diversité l'emporte sur l'homogénéité. L'unité, voire la « communauté », est plus sociale que psychique.

Que l'objet sexuel soit du même ou de l'autre sexe, son choix résulte d'une psychogenèse, pour l'essentiel inconsciente, inséparable de l'histoire de chacun. *Homos,* le mot porte l'accent sur le « même », parfois à juste titre quand l'objet est un double plus qu'un « autre ». Éventuellement le double de l'enfant, du garçon que l'on a été, celui que la mère a tant aimé, et que l'on aime aujourd'hui dans l'image de l'éphèbe, celle que renvoient les « ragazzi » du Caravage, son *Joueur de luth.* Mais ce n'est qu'un chemin psychique parmi d'autres possibles. La première identification sexuelle est celle dont on est l'objet : que le parent ne renonce pas au désir qui est le sien, quand bien même l'anatomie de l'enfant qui vient de naître dément ce que le fantasme attend, et le sexe psychique, assigné par l'inconscient de l'adulte telle une empreinte, l'emportera toujours sur le sexe réel. La garçonne aimera les filles, l'efféminé aimera les hommes. L'*autre* sexe n'est pas absent de l'homosexualité. Parfois en négatif, quand c'est son horreur qui joue un rôle déterminant dans le choix sexuel. « Le vagin ?, dit cet homme, un puits sans fond, rouge, gluant, un trou béant que jamais un pénis ne pourra combler. » Cette haine de l'autre sexe n'est pas absente de certaines homosexualités féminines, quand le phallus identifié à un instrument sadique interdit toute pratique de pénétration et condamne l'érotisme à parcourir la surface de la peau. Là encore, rien qui vaille en général, le godemiché est l'outil indispensable de celle qui est convaincue et du primat du phallus et de son imaginaire possession.

Une constante, peut-être, le choix « homosexuel » ne s'effectue jamais en simple ligne directe : de l'amour de l'enfant pour le parent de même sexe à l'objet élu ultérieur. Les identifications* se croisent, brouillent les pistes. Un déséquilibre quand même : la mère, plus souvent que le père, est le partenaire infantile des homosexualités à venir, qu'elles soient masculine ou féminine. C'est ainsi qu'elle se revoit, petite fille dans le lit de sa mère, deux corps ramassés en chien de fusil, son dos contre le ventre maternel et sa respiration épousant à l'identique le rythme de celle qui dort.

Honte

L'innocence est le contraire de la culpabilité*, la fierté est l'opposé de la honte. La culpabilité met l'accent sur la faute, le crime ; la honte, sur l'injure faite au moi. Le honteux est un Narcisse humilié, un homme qui se croyait à l'abri et qui, brutalement, découvre qu'il est nu. Le coupable peut expier, réparer, être pardonné, mais est-il possible qu'un jour toute la honte soit « bue » ? La honte atteint le visage*, le honteux en *perd la face,* il ne lui reste qu'à disparaître, se faire oublier. C'est sans doute plus un clivage* (du moi) qu'un refoulement* qui protège tout un chacun des vieilles hontes.

Dans les sociétés où la menace de la honte, plus que la culpabilité, joue un rôle régulateur – dans les sociétés antillaises, cela se dit : « Évitez l'affront ! » –, c'est toujours au prix d'un accroissement du sentiment de persécution. La « grosse voix » qui désigne le coupable surgit des coulisses de la scène intérieure, l'œil qui *fait* honte règne sur la scène sociale.

Humour

À partir du français « humeur », les Anglais ont inventé *humour*. D'un « râleur », ils ont fait un homme d'esprit. La création du mot est conforme au mouvement de la chose même, l'humour est ce pas de côté libérateur qui permet de transformer une circonstance pénible en une prime de plaisir, un accablement en un instant de triomphe. Pénétrant un lundi à l'aube dans la cour de prison où est dressé l'échafaud qui l'attend, le condamné à mort a cette pensée : « La semaine commence mal ! » La victoire peut être brève, l'humour n'en offre pas moins un temps d'invulnérabilité. Par la mise en œuvre d'un minimum de moyens – un mot *déplacé,* deux significations *condensées*… –, il constitue un traitement psychique remarquable d'une situation traumatique. L'ironie blesse, l'humour soigne. Tout se passe comme si le surmoi*, d'ordinaire si rabat-joie, devenait pour une fois de bon conseil : « Ce que tu ne peux changer, le mieux est d'en sourire. » Le *sens* de l'humour est un sixième sens précieux, qui dispense de recourir à des défenses plus coûteuses ; chaque psychanalyse où il fait défaut permet négativement de le vérifier.

Quant à l'humour de l'inconscient, c'est un humour noir, ses mauvaises plaisanteries se terminent toujours en entraves et en symptômes* divers. Sauf quand le refoulement* enfin se lève, que le visage* s'éclaire au lieu de s'assombrir. Mathieu raconte : il n'était encore qu'un jeune homme quand il était entré dans une librairie pour y acheter *Playboy*. Sa honte trouvait un renfort dans le masque sévère de la matrone à la caisse et son noir chignon, qu'elle portait comme l'évêque sa mitre. Il ne pouvait sortir *sans payer*. Après avoir tourné et retourné entre les rayons, il remit les femmes nues à leur place et se présenta devant le cerbère avec *le Canard enchaîné* !

Hystérie

L'hystérie a sa caricature, celle d'une femme tétanisée, poussant un cri strident d'horreur devant le serpent qu'elle vient soudain d'apercevoir. Comme toute caricature, celle-ci ne manque pas de vérité, tant elle souligne la conjonction de la fascination et de la répulsion, du désir* et de la défense. Le symptôme* ne demande qu'à suivre, la phobie* atemporelle du serpent n'étant pas, de tous les symptômes hystériques, le plus encombrant.

L'hystérie a disparu du dsm, le manuel international du psychiatre. Au pays outre-Atlantique du « politiquement correct », elle n'est plus guère qu'une insulte misogyne. Mieux vaut encore lire Hippocrate ou Galien (le médecin de Pergame du ii^{e} siècle) : l'un comme l'autre n'ignoraient rien de l'*excès* du sexuel, de sa propension à confondre dans un même désordre l'âme et le corps, que l'on soit femme ou homme… On doit à Galien, sans qu'il ait fallu attendre Freud, d'avoir compris que l'hystérie, malgré l'étymologie (*hustera,* « utérus »), est aussi bien masculine. L'un des traits de l'hystérie masculine est précisément de se débarrasser de l'*excès* en en faisant un attribut de la seule féminité : « Femme, tu es la porte du diable ! » (Tertullien).

Parce que nul mieux qu'elle ne « sait » que le corps entier ne demande qu'à devenir une zone érogène (et donc conflictuelle), que le fantasme* est à la source de la pulsion* (son « théâtre privé » est sans égal), et que l'on ne désire rien tant que ce que l'on refoule, il revenait à l'hystérie de permettre à la

psychanalyse de s'inventer.

Idéal du moi, voir Surmoi

Identification (incorporation)

Avant que la psychanalyse ne s'en empare, l'identification relève d'une psychologie commune. N'importe quel observateur, un tant soit peu attentif, est apte à remarquer, au moins chez les autres, les emprunts faits à la mère, au père, au leader, à l'ami… du détail vestimentaire au trait de caractère en passant par le tic de langage. « Plus ça va, plus tu ressembles à ta mère ! » L'interprétation est d'autant plus sauvage qu'elle tombe juste. Les pathologies de l'identification, quand le semblable le cède à l'identique, font elles-mêmes partie du domaine public, à l'image des « sosies » d'Elvis Presley qui se réunissent chaque année pour fêter l'anniversaire du « King ».

La psychanalyse ne se contente pas de souligner la dimension inconsciente du processus, concernant notamment les premières identifications, les plus profondes, les plus immuables ; elle soutient que le moi n'est fait de rien d'autre. *« Je » n'est pas seulement* un *autre, mais plusieurs.* Le moi se construit par identification à travers les premières relations interpsychiques avec les proches. Identification n'est pas simple imitation, la mise au-dedans est en même temps une transformation, une appropriation. Par quel moyen ? Le bébé anorexique* qui refuse avec la dernière énergie ce qu'on veut lui faire avaler indique, en négatif, que le mouvement psychique de l'identification n'est pas distinct au départ des processus somatiques d'ingestion. Ce que l'un refuse, l'autre (le bébé satisfait) se l'approprie : « Je suis le sein » (donc *je suis*). L'identification est d'abord une *incorporation,* et celle-ci le prototype de toutes les intériorisations ultérieures. Faire sien ce qui est bon, ce que l'on aime. *Être* ce que l'on désire, faute de l'*avoir.* L'identification est un reste d'amour.

Impuissance, voir Castration

Identité, voir Bisexualité, Cadre, Indifférence, Moi, Narcissisme

Inceste (désir d')

« On ne s'accouple pas avec ceux qui mangent dans le même bol et la même assiette. » Les Na de Chine, aux confins de l'Himalaya, ont beau faire fi des contraintes du mariage et s'accorder une généreuse liberté sexuelle, ils ne s'en montrent pas moins, devant l'inceste, d'une intransigeance qui ne doit rien aux sociétés les plus policées. La prohibition de l'inceste peut varier dans ses applications, elle constitue cependant un fait de culture universel. Seulement culturel ? L'éthologie a

découvert que les primates, nos frères, bonobos en tête, évitaient soigneusement le coït avec certains de leurs congénères apparentés. Mais cet évitement est sans faille, fidèle au commandement de l'espèce, quand l'homme, lui, transgresse : en fantasme* (désirer, c'est faire) et en réalité. La séquence incestueuse comporte le désir, l'interdit, la transgression, éventuellement la culpabilité* (généralement absente dans les cas de passage à l'acte pervers) et le châtiment. Inceste rime avec funeste (Racine, *Phèdre*), *incestum* avec « sacrilège ». Les Anciens et les « Primitifs » ont toujours soupçonné sa présence derrière les catastrophes collectives et individuelles : famine, sécheresse, maladie, naissance monstrueuse…

L'inceste de l'anthropologue concerne des adultes auxquels sont interdits certains mariages, poussés par là même à l'exogamie. L'inceste du psychanalyste est un *désir* incestueux, il concerne la sexualité infantile*, les premières amours débordantes de possession, à l'image de l'enfant évoqué par Ferenczi, le petit Arpad, s'adressant ainsi à sa voisine : « Je vous épouserai, vous et votre sœur, et mes trois cousines et la cuisinière… Non, pas la cuisinière, plutôt ma mère. » Si ce n'est Une, ce sera toutes. L'inceste agi du pervers ne veut rien savoir des différences*, il mélange tout, notamment les générations, parfois les sexes ; il ne connaît d'autre loi que celle qu'il édicte : « Pourquoi serait-il défendu d'aimer trop les individus que la nature nous enjoint d'aimer le mieux ? » (Sade).

Inconscient, voir Ça

Incorporation, voir Cannibalique, Identification, Oral

Indifférence

« La vie est préférable avec ses blessures et ses douleurs à cette mort du cœur qui s'appelle l'indifférence » (Balzac). Être aimé, être haï, l'une ou l'autre de ces positions fonde le sentiment d'exister. La fragilité psychique de l'être, jusqu'au vacillement de l'identité, résulte davantage de l'indifférence. Difficile d'*être,* faute d'avoir été investi. *Être* est une abréviation de « être-aimé », ou « être-haï ».

L'indifférence n'est éprouvée que par celui qui la subit ; elle n'est rien, un non-affect, pour celui dont elle « émane » (un parent mélancolique ?). La surprise n'en est que plus grande, elle se renouvelle à chaque rencontre clinique : rien n'attache, ne retient, n'immobilise, ne *capture* davantage que le non-investissement dont on a été (paradoxalement) l'« objet » ! Le *rien* du parent est *tout* pour l'enfant. Jusqu'à rester suspendu toute une vie à des lèvres qui ne vous parlent pas, *parce qu'*elles ne vous parlent pas. Jusqu'à élire pour « compagnon » celui pour lequel on n'existe pas.

Lorsque Émilie se rend au chenil pour adopter un animal, elle choisit le plus seul, le plus laid, celui que personne ne regarde ni même ne voit… et jamais ne désirera. Et, parce qu'il se perd assez vite,

ou se fait écraser, elle retourne chercher son double.

Interdit, voir Complexe d'Œdipe

Interprétation

Son rêve* l'a troublée sans qu'elle sache dire pourquoi, rien que d'innocent, semble-t-il, dans l'image de cette cour de récréation où garçons et filles se pourchassent, où elle n'hésite pas à se bagarrer pour défendre son territoire… Les associations la conduisent vers les jeux de l'enfance, le plaisir de la « bataille » avec son père. Elle s'inquiète, une pointe d'angoisse ; elle en est absolument sûre, jamais son « adorable papa » n'a eu un geste… beaucoup d'amour partagé, certes, mais rien qui…

– *(L'analyste)* Ça n'empêche pas de rêver…

L'interprétation est le seul acte que le psychanalyste ait à commettre. Entre les deux camps, d'un côté le désir* (inconscient), de l'autre la défense ou la résistance*, elle choisit toujours le premier. Un mot qui est un coup de main, afin que puisse se dégager ce qui cherche une issue, une expression.

Que l'interprétation se rapproche trop de l'explication, elle se perd. Son goût pour l'équivoque, l'énigme, le mot d'esprit vise d'abord à maintenir ouvert le sens à venir. Le psychanalyste ne sait pas – sauf à ne plus rien entendre –, au plus il devine. Seules les associations conséquentes de l'analysant valident ou non l'interprétation proposée, et c'est toujours l'indice d'une véritable dynamique quand la pensée emprunte un cours auquel l'analyste n'avait pas même songé. Tel mot « brillant » tombe à plat, quand le mot « insignifiant », que l'interprète aurait tout aussi bien pu garder pour lui, produit un effet bouleversant.

À celui auquel elle s'adresse, l'interprétation dit que ses mots portent un sens à lui-même ignoré, elle « manifeste l'étranger au cœur de l'intime » (Fédida). Son acte est « objectivement » persécutant et, d'une certaine façon, transgressif – elle dit ce qui ne se dit pas. Il le serait d'autant plus si n'étaient respectées les conditions de son énonciation. Une interprétation qui n'est pas proférée au moment opportun n'est qu'une attaque sauvage et blessante, à moins qu'elle ne reste inaudible, et en même temps gâchée d'avoir été trop tôt livrée.

La psychanalyse n'a pas le monopole de l'interprétation : qu'est-ce qui fait son originalité ? Une expérience dont ni le philosophe de l'herméneutique, ni l'historien, ni le critique d'art… ne disposent, le présent du transfert*. Des mots de l'interprétation, la force du transfert fait un acte, un geste qui est comme la suite d'un rêve.

Langage

Longtemps, il a été impossible à Lucien de dire le mot *œuf,* comme s'il y avait trop peu d'écart entre

le mot et la chose. Il lui semblait qu'à le prononcer, plus rien ne distinguerait le dessin de sa bouche d'un « cul de poule »…

La langue n'est pas simplement *naturelle* (héritée du groupe social auquel on appartient) et *maternelle* (apprise à l'*infans* par les proches), elle est aussi *singulière,* à travers la façon qu'a chacun de s'inscrire, d'habiter, de composer son dialecte dans la langue transmise. Tics de langage, fautes récurrentes de syntaxe, confusions phonétique ou sémantique, langage *châtié* ou *grossier,* mots évités ou choyés, plaisir de (s'écouter) parler ou fermeture du taiseux… tout un chacun dessine dans la langue commune, à son insu, sa carte personnelle ; à l'image de Lucien et de son angoisse-désir devant l'idée (le fantasme*) d'occuper sur la scène sexuelle la position féminine.

La communauté de langue naturelle entre les deux protagonistes de la situation psychanalytique est pour la dynamique de la cure un premier piège, créant l'illusion d'un partage, d'une communication, d'une symétrie. « Parler la même langue » est une façon de croire en l'entente implicite. À l'inverse, il n'est pas rare que recevoir un patient dont la langue maternelle est *étrangère* se révèle plus riche d'ouverture que de restriction. Tout se passe comme si l'inconscient, son « étrangèreté », profitait du jeu entre les idiomes pour opérer ses propres *déplacements*. Jenny fait un rêve d'angoisse où elle se voit en déséquilibre sur « une corde *raide* ». « Raide » ou *red* ? Lui revient sa terreur d'enfant à l'heure où le père rentrait du *pub,* l'éclatement prévisible de la colère, le visage qui tournait brutalement au « rouge »…

Le langage n'est pas seulement l'instrument de la cure de parole *(talking cure),* il en est aussi le premier matériau.

Libido, voir Deuil, Narcissisme, Plasticité de la libido, Sublimation

Masochisme (sadisme)

Soumission servile, humiliation, châtiment corporel… les scénarios inventés par Sacher Masoch ont longtemps cantonné l'image du masochisme pervers aux jeux de celui qui veut être traité comme un enfant méchant, impatient de déguster les « délices de la fessée ». La rencontre du psychanalyste (de M'Uzan, Stoller) avec quelques grands masochistes a profondément modifié le paysage : tatoué, frappé, brûlé, martyrisé, mutilé… la violence physique peut être portée jusqu'à l'insoutenable, *sauf pour celui qui la subit*. « Le masochiste ? Une victime qui ne lâche pas sa proie » (Pontalis). Parce que le sadisme – prendre plaisir à la douleur infligée à autrui – prolonge l'agressivité et la pulsion d' emprise*, il semble ne pas trop faire mystère. Mais comment peut-on appeler, goûter la douleur jusqu'à menacer la conservation de sa propre vie ? Pas d'explication simple, mais Stoller note l'expérience récurrente, dans l'enfance de ces « grands masochistes », de traitements médicaux aussi prolongés que violents, qui font apparaître les mises en scène perverses ultérieures comme l'érotisation d'un traumatisme, la transformation de la douleur en douleur *exquise*. Rien qui n'arrive au corps* qui ne soit susceptible d'engendrer une excitation libidinale, pas même la pire des

souffrances !

Le masochisme pervers n'est que la face spectaculaire d'une composante aussi primitive que générale de la vie psychique. « Masochisme », le mot pâtit d'une image péjorative, quand sa capacité à teinter de plaisir la douleur physique et la souffrance psychique fait de lui une richesse inestimable. Grâce à lui, l'insoutenable devient vivable, nul travail de deuil*, par exemple, qui ne le mette à l'ouvrage.

Parce que le sadisme concerne la douleur d'autrui, il se laisse comprendre, voire mettre en dicton : « Le malheur des uns fait le bonheur des autres. » Quand le masochisme, lui, heurte l'élémentaire bon sens et conserve une part définitive d'énigme. « Le vrai masochiste tend toujours sa joue là où il a la perspective de recevoir une gifle » (Freud). Cette recherche de la position de victime est au cœur du masochisme moral, quand le plaisir de la douleur le cède au plaisir du malheur. Le piège pour la psychanalyse est redoutable, quand la souffrance psychique, de moteur du progrès de la cure, devient le but répétitivement recherché.

Mégalomanie, voir Moi idéal

Mélancolie

Une tête trop lourde à porter reposant dans le creux d'une main qui a bien du mal à la soutenir, le motif de la *melankholia* (bile, *kholê ;* noire, *mêlas*) accompagne toute l'histoire de la peinture ; et de la poésie, de la « langueur monotone » (Verlaine) au « bonheur d'être triste » (Hugo). Quand la mélancolie n'est pas simple nostalgie, elle se fait plus que de la bile, elle broie du noir, cultive le plus sombre des pessimismes et refroidit le soleil lui-même – voir les *Sunlights* d'Edward Hopper. L'endeuillé sait qui il a perdu, le mélancolique l'ignore. La mélancolie est contre le travail de deuil*, contre toute résolution de la perte, contre toute distinction entre les vivants et les morts. L'objet (d'amour) est perdu, au point que se perd l'objet en tant que tel, pour ne laisser que « perdu ».

Au tableau de la dépression*, la mélancolie ajoute « un dégoût universel sans espérance qui tient beaucoup de la haine » (Vauvenargues). Et d'abord le dégoût de soi-même. Le mélancolique ne comprend pas que l'on puisse s'intéresser à un être aussi abject, il pousse l'autoreproche jusqu'au délire de petitesse. Sans vergogne, il étale les faiblesses de son être, par ailleurs convaincu que les autres ne valent guère mieux : « Traitez chaque homme selon son dû, qui échappera au fouet ? » *(Hamlet)*. « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même » (Freud). Peut-être pas si vide que cela, l'objet que l'on croyait perdu recouvre le moi* de son ombre, se confond avec lui. La haine de soi masque la haine d'un(e) autre qui fait ressembler la mélancolie à une paranoïa intérieure. La paranoïa* est dangereuse pour les autres, jusqu'au meurtre. Le mélancolique est dangereux pour lui-même, jusqu'au suicide.

Mensonge (secret)

« Les parents savent tout, même ce qu'il y a de plus secret – "mon petit doigt m'a dit…" –, et ils le savent jusqu'à ce que l'enfant réussisse son premier mensonge » (Tausk). Le tracé des frontières du moi*, la construction d'un intérieur, d'une intimité, la possession assurée d'un secret ont pour condition psychique la *réussite* d'un premier mensonge. Dans « mensonge » il y a *mens,* mentir est une preuve d'esprit. Le droit de tout dire définit la liberté ; l'ordre de tout dire, la dictature. Un patient qui ne saurait tromper son analyste serait bien malade (Bion).

La croyance de l'enfant, « les parents lisent dans mes pensées », prend sa source dans l'apprentissage de la parole, « car l'enfant, avec le langage, reçoit la pensée des autres » (Freud). L'adulte lui « donne » la parole, et avec elle les pensées, conduisant parfois l'enfant à cette solution extrême, autiste, de refuser le langage dans son entier. Il arrive parfois que le psychanalyste soit traversé par cette pensée paradoxale : la cure prendra fin quand il (elle) saura mentir ou ne se sentira plus obligé de tout dire…

Le premier mensonge n'est pas un mot, c'est une grimace, un geste d'acteur. L'enfant est sur le pot et son visage donne le change, laissant croire qu'il a « fait », quand son secret – « secret » et « excrément » partagent la même étymologie –, sa chose intime, reste bien gardé. Le premier mensonge n'est pas un fait de parole, il est une protection contre elle, contre son intrusion.

Au mélancolique* le mensonge manque ; parce que plus rien ne le protège d'une terrible lucidité, il est livré à la haine de soi. Il est possible, à l'inverse, qu'amour et mensonge aient partie liée : « On ment toute sa vie, même surtout, peut-être seulement, à ceux qui nous aiment » (Proust).

Mère (le maternel)

Mater certissima… si seulement c'était vrai ! Dans le meilleur des cas, elle est *good enough,* juste assez bonne. Pour le pire, on hésite entre : imprévisible, indifférente, intrusive, possessive, débordante et… parfaite ! L'expérience psychanalytique trace la silhouette de mères aussi nombreuses que la vie est singulière. Trois figures, cependant, se dessinent sur fond de cette diversité. En contrepoint de la régression* des patients *borderline**, Winnicott construit l'image d'un *maternel,* plus que d'une mère, dont la permanence, la fiabilité – surtout pas la « perfection » –, permet au bébé d'acquérir cette continuité d'être, ce *sense of being,* qui lui permettra d'affronter bruits et fureurs sans s'en trouver détruit. Mais que ce « maternel » défaille, et le sol se dérobe sous les pieds, l'angoisse devient « impensable ».

La mère freudienne est à l'image de celle du « petit Hans », pas la mère d'un bébé mais d'un enfant pourvu de ce qui fait tant envie*, un garçon. Elle le berce, l'embrasse, le caresse, « le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière » (Freud). Elle serait effrayée d'apprendre ce qu'elle fait, mais son propre refoulement l'en protège. Elle aurait d'ailleurs bien tort de s'en faire : agissant ainsi, « elle apprend à l'enfant à aimer », le « dote d'un besoin sexuel énergique » et d'une vie pulsionnelle sans laquelle rien de grand ne peut être entrepris.

Il revenait à Melanie Klein, « la géniale tripière de la psychanalyse » (Lacan), d'imaginer la plus terrifiante de toutes. La mère kleinienne ressemble comme deux gouttes d'eau à la belle-mère de

Blanche-Neige, elle offre le même genre de sein, en forme de pomme – Ève déjà, on s'en souvient… C'est le fantasme* de l'enfant, sinon le conte, qui en brosse le portrait. Pour deviner ce que le chérubin a dans la tête, il suffit de le regarder jouer, notamment la façon dont il traite et maltraite la peluche préférée. Tour à tour cajolée-jetée, déchirée-réparée, dépecée-rembourrée, lacérée-recousue… la mère est aussi absolument bonne que mauvaise. La marâtre kleinienne nourrit dans son sein un piranha.

Mère/fille

La mère freudienne n'a pas seulement un garçon, elle a aussi une fille. Mais est-ce tout à fait la même mère* ? Le féminin oppose à la psychanalyse une épaisseur d'énigme que le masculin n'a pas, à l'image de leur sexe respectif, secret dans un cas, visible dans l'autre. Quand les amours œdipiennes du garçon prolongent la relation primitive avec la mère, la fille doit opérer un changement d' objet* (de la mère vers le père) qui brouille définitivement les cartes et les espoirs de symétrie. L'énigme du féminin est inséparable de ce temps premier, entre mère et fille, aussi enfoui et difficile à cerner que peut l'être l'ombre des civilisations de Minos et Mycènes derrière l'éclat d'Athènes, aussi malaisé à pénétrer que le *dark continent* – métaphore que Freud emprunte à Stanley, premier explorateur d'une jungle africaine, aussi sauvage qu'obscure. Entre mère et fils, le sexe instaure dès la naissance une différence. Quand, de la mère à la fille, le même engendre le même dans un « cumul de l'identique » (Françoise Héritier) qui menace l'enfantement de n'être que simple *reproduction* ; nombre de stérilités psychogènes s'originent dans cette crainte de l'indifférenciation. La nécessité, pour certaines femmes adultes, d'avoir recours pour s'endormir à un morceau de tissu avec lequel elles se caressent le visage (un « doudou »), porteur des odeurs et du toucher de la prime enfance, est le vestige d'une séparation inaccomplie, d'un temps premier sous le signe de la confusion, satisfactions comprises. Le « peau à peau » de l'érotique homosexuelle* en est un autre témoignage.

De la plus profonde des complicités à la passion haineuse, les relations entre mère et fille varient au gré de la vie ; aucune, cependant, qui ne porte la trace de ce lien primitif, « civilisation » archaïque « blanchie par les ans ».

Moi

Confronté aux épreuves d'une réalité à laquelle il cherche à s'adapter, bousculé sur son flanc gauche par les revendications pulsionnelles du ça* qui ne cherchent que leur satisfaction, sommé enfin de marcher droit par un surmoi* souvent tyrannique, le moi ne sait plus où donner de la tête. Cavalier chevauchant tant bien que mal sa monture, si on lui demande : « Où vas-tu ? », il répond : « Demande à mon cheval ! » (Freud).

L'autonomie de la personne totale que le moi prétend représenter, la liberté des arbitrages qu'il croit exercer, la conviction de son identité peuvent bien être des illusions, elles n'en sont pas moins vitales – ce dont les psychoses*, où le moi est en morceaux, témoignent négativement. Contre la division de la personne psychique, pour l'*individu,* il fait la synthèse ; tout au moins il essaie, malgré ses déchirures, ses clivages*. Le moi « prend conscience », il cultive la raison, ce qui n'empêche pas que

le plus gros de son activité, notamment les défenses qu'il met en place, échappe à sa claire saisie.

Le moi est un « être de frontières » (Federn), il marque l'écart entre le dedans et le dehors, il est à la psychè ce que la peau est au corps* (Anzieu), une enveloppe qui contient, protège ; excite aussi. Il se pourrait d'ailleurs que sa forme la plus primitive dérive des « sensations corporelles, celles qui naissent à la surface du corps » (Freud) dans les expériences premières du toucher ; sa vie dépend de l'amour (et de la haine) qu'on lui a porté. La suite est une longue histoire dont le moi est la trace, le « précipité », celle des identifications* aux premiers objets*.

Comme si les choses n'étaient pas suffisamment compliquées, il faut encore qu'il se prenne lui-même comme objet d'amour, ou de haine, ce que narcissisme* veut dire. Et comme tout le monde ne s'est pas aperçu à quel point il est aimable, il s'en va répétant : « Moi, je… »

Moi idéal

Dans la mégalomanie – celle d'un Ceausescu, par exemple, le « Génie des Carpates », qui réécrivait l'histoire de la Roumanie en y mêlant les éléments de sa propre généalogie, ou celle d'un Napoléon, prenant la couronne des mains du pape pour se sacrer lui-même empereur –, dans la mégalomanie, donc, plus rien ne distingue le *moi idéal* du *moi* ; l'un recouvre l'autre de son triomphe, sans reste. Quand bien même on ne convie pas au culte de sa propre personnalité, le moi idéal, cet enfant de Narcisse, s'il reste le plus souvent un héros ou un dictateur inconnus, n'en loge pas moins secrètement au cœur de tout un chacun. Pas plus que le temps, l'espace ou la pesanteur n'en limitent l'expansion ; ce moi-là, tout occupé à ses identifications* héroïques, est un ça* qui s'ignore, son désir* est accompli. Le sentiment de son omnipotence est « océanique », à l'image du plus primitif des narcissismes. Héritier des premières formes du moi, celles d'un moi-plaisir pur qui ne tolère aucun obstacle à sa satisfaction, on devine cependant qu'il ne s'est pas fait tout seul. On imagine un tout-petit enfant qui, lorsqu'il se regarde dans le miroir-visage* des parents, reconnaît, sinon le « Génie des Carpates », du moins *His Majesty the Baby*.

Mort

Il a rêvé de son propre enterrement, un joli corbillard à l'ancienne tiré par deux chevaux gris pommelés. Derrière, ils étaient tous là, éplorés, effondrés, dans la douleur d'avoir perdu ce qu'ils avaient de plus cher. La suite du cortège était formée d'une foule d'inconnus, l'air à la fois affligé et admiratif. Un être manque (Moi), et le monde est dépeuplé.

Chaque fois que nous tentons de nous représenter notre propre mort, en réalité nous continuons d'être là en tant que spectateur. « La mort est un possible que jamais la vie n'actualise » (Heidegger). Davantage, dans l'inconscient, la mort est toujours celle d'un autre, un disparu ou un assassiné. De *sa propre mort,* l'inconscient ne veut rien savoir, il ne croit qu'en l'immortalité (Freud). Julie se demande : « Si vous mourez pendant les vacances, comment je le saurai ? » C'est vrai, se dit *in petto* l'analyste, je n'ai pas son adresse.

Il n'est de vérité en psychanalyse qu'une figure psychopathologique singulière ne viendra un jour démentir. L' inconscient* ignore le temps et *sa* mort, sauf que… dès que Narcisse s'empare du devant de la scène, cela cesse d'être vrai. Si Narcisse est hors le temps, ce n'est pas d'être atemporel mais *éternel*. Fantasme narcissique par excellence, la vie éternelle dément la mort, affirme un temps hors le temps, un présent continué, sans commencement ni fin ; surtout sans fin d'ailleurs. Le temps, son pouvoir de corruption, est alors devenu le plus primaire des processus. La problématique œdipienne ne connaît que le meurtre, la mort d'un autre. Avec le narcissisme*, la mort-propre s'introduit en psychanalyse, et dans l'inconscient ; au point parfois, à l'heure d'une dépression* profonde, de s'installer dans la vie elle-même et de lui imposer son néant d'existence.

Narcissisme

Il y a au moins deux façons de regarder une jolie femme que l'on croise dans la rue : *la* regarder ou guetter dans ses yeux si elle *vous* regarde. Pour Narcisse, l'autre est d'abord un miroir où il se réfléchit.

Le narcissisme, l'amour que le moi* porte à lui-même, n'est jamais absent d'un choix d' objet* amoureux, il profite le plus souvent de la circonstance pour engranger quelques bénéfices. Mais il arrive aussi qu'il prenne toute la place, que l'autre ne soit qu'un double, à l'image de ce que l'on est, de ce que l'on a été ou de ce que l'on voudrait être. « Bientôt, mon amour, nous ne ferons plus qu'Un… Moi » (Woody Allen). Paradoxalement, c'est au cœur de la passion, quand le moi paraît absolument s'effacer devant l'objet *idéalisé,* que Narcisse règne sans partage. Un signe… que cesse l'investissement passionnel, que la libido se retire, et c'est comme si le sable ne conservait aucune trace de l'ancien amour fou. Swann se souvient d'Odette : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était même pas mon genre. »

L'enjeu narcissique est d'abord vital. Les lèvres tendues du nourrisson rencontrent le téton du sein qui arrive juste à point. Heureuse conjonction qui permet au moi du bébé d'avoir l'illusion de créer ce qu'il trouve, de se prendre pour le monde et de transformer en amour de soi celui dont il est d'abord l'objet (Winnicott). La construction du moi* et l'instauration du narcissisme sont deux mouvements psychiques indissociables. « Le moi n'existe pas d'emblée comme unité » (Freud), le tracé de ses frontières, le sentiment de son identité ont l'assise narcissique pour condition. Le paradoxe du narcissisme est cependant qu'il divise autant qu'il unifie, *s'*aimer *soi*-même, cela fait deux – trace de l'intersubjectivité originaire. Avant tout clivage* pathologique, le narcissisme clive le moi de façon commune. On peut lever dix fois le bras droit devant la glace, celui d'en face s'arrange pour être désagréable et lever toujours le gauche. Cette division peut devenir douloureuse dès lors que l'illusion de l'identité ne tient plus, quand on ne peut plus parler sans s'entendre parler, agir sans se regarder faire… Le narcissisme a son négatif, quand l'amour se transforme en détestation de soi.

Le moi est aussi un objet libidinal, ce que narcissisme veut dire, mais ce n'est pas un objet* comme un autre ; à la différence de l'objet du fantasme, ou de l'objet extérieur, *il n'est pas substituable.* C'est d'autant plus vrai que le moi est *blessé,* il mobilise alors toute la libido à son seul usage,

portant atteinte à la plasticité* de celle-ci. Il est des vies tout entières occupées à dresser des barrages contre le Pacifique.

Névrose obsessionnelle

« C'est là une pathologie complètement folle, l'imagination psychiatrique la plus extravagante n'aurait pas réussi à construire quelque chose de pareil, et, si on ne l'avait sous les yeux chaque jour, on ne se résoudrait pas à y croire » (Freud). La « folie » prend la forme de l'ineptie, elle tombe volontiers sur les actes les plus ordinaires de la vie quotidienne : se coucher, faire sa toilette ou le ménage, s'habiller, s'apprêter à partir, marcher… là où un geste suffit, s'installe un cérémonial aussi contraint que compliqué, un rituel journalier qui fait ressembler la névrose obsessionnelle à une religion privée. Se laver les mains vingt fois par jour, faire et refaire son lit jusqu'à effacer tout pli, vérifier avant de quitter la maison que la photo des enfants sur la table de chevet suit bien la bissectrice de l'angle, éviter de marcher sur les rainures du carrelage, passer toujours à droite des panneaux de sens interdit… La pensée n'est pas en reste qui ressasse, calcule, doute, tergiverse.

Derrière l'*insensé* se trouve toujours un sens celé que l'analyse parvient, ou non, à découvrir. L' ambivalence*, qui fait que la haine *touche* l'amour de si près, apporte une généreuse contribution à la formation des symptômes : isoler, écarter, opposer, éviter les contacts, des choses comme des pensées. On ne peut haïr ce que l'on aime sans en éprouver une torturante culpabilité*, le névrosé obsessionnel est un expert en la matière, qui taquine la faute jusqu'à la douleur exquise, toujours en avance d'un crime, jamais à l'abri du blasphème qui, d'un mot, met par terre une morale scrupuleusement construite : « Si Dieu bande, je suis perdu ! »

Il arrive parfois que l'on puisse reconstituer la « scène d'origine » de la névrose. L'enfant est sur le pot, bien avant l'heure. Il se soumet à l'injonction tyrannique : « Sois *propre* ! », mais à sa manière, qui consiste à conserver plutôt qu'à donner. À la différence d'une constipation hystérique, qui peut céder dès les premiers moments d'une psychanalyse, l'obsessionnel est un constipé à vie. Le caractère – obstiné, ordonné… – épouse le mouvement corporel. La vie sexuelle aussi, toujours menacée par l'impur, la souillure et la confusion cloacale. Dans la névrose obsessionnelle, l'anus est le sexe principal, celui qu'il faut fuir en distinguant le haut du bas, l'âme du corps, quitte à ce que l'activité de pensée, à laquelle on *se livre* entièrement, devienne l'activité sexuelle elle-même. L'enfant sur le pot est économe de ses fèces, mais il n'est pas avare de ses mots, c'est un parleur précoce. « Parler, rien que parler… », l'*abstinence* psychanalytique lui va comme un gant, il en redemande.

Objet (partiel, total, transitionnel)

« Elle voit – quel objet pour les yeux d'une amante !

Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur »

(Racine, *Phèdre*).

Objet de désir, d'amour ou de haine… *objet* est en psychanalyse le même qu'en tragédie. Qu'il tienne sa réalité du monde extérieur ou du fantasme*, il est ce par quoi la pulsion cherche sa satisfaction. Des différents ingrédients de la pulsion*, il serait le plus variable (« Volage adorateur de mille objets divers », Racine), ce que des expressions comme « type de femmes » (ou d'hommes) suggèrent à leur manière. En y ajoutant cependant une nuance : l'unicité du « type » suppose, par-delà les « objets divers » un unique objet, d'attachement ou de ressentiment, dont on devine qu'il doit beaucoup aux objets premiers, ceux des amours enfantines. « Trouver l'objet est à vrai dire une retrouvaille » (Freud) ; par-delà le hasard de la rencontre, la force du destin.

« Que veut dire le mot *objet* ? Un sein qu'une femme dénude » (Quignard). Une femme ? D'abord la première d'entre elles, le sein précède la mère, le premier objet est *partiel,* confusément nourricier et voluptueux. Avant que les sexualités (orale, anale, tactile, visuelle…) ne se rassemblent sous le signe d'Éros, avant qu'elles ne visent et construisent un objet devenu *total,* elles s'éparpillent et font excitation de tout bois. Il arrive aussi que l'objet reste toute une vie *partiel,* à l'image du fétichiste* qui ne retient d'un corps de femme qu'un buste enserré dans une guêpière – sur le corps, le visage*, et dans le visage le regard, cette fenêtre de l'âme, est le représentant de l'objet *total*.

Objectus, ce qui est placé devant… L'objet s'oppose, il « objecte » son altérité à celle du sujet psychique. À ce titre, il doit plus à la haine*, qui rejette, qu'à l'amour, qui confond. On doit à Winnicott une conception à la fois plus progressive et plus nuancée de la psychogenèse de l'objet. Le premier objet n'est pas seulement partiel, il est *transitionnel*. Fait-il partie du moi*, s'y oppose-t-il ? C'est indécidable, à l'image du coin d'oreiller que tète le nourrisson, bout de tissu à mi-chemin entre le pouce et l'ours en peluche, entre la peau du moi et celle du sein.

Oral (oralité)

Calvin, à l'heure de son règne sur la république de Genève, encourageait aussi volontiers le commerce des épices qu'il en interdisait fermement la consommation à ses ouailles : ne pas *exciter* le palais ! Bien avant Calvin, les moines du Moyen Âge poursuivaient de leurs foudres le « caquet » des femmes avec la même énergie que la fornication, soupçonnant dans cette langue bien pendue une façon détournée pour la sexualité de se donner libre cours.

La bouche est un sexe, plus d'un plaisir préliminaire* est là pour le rappeler. Sans parler des plaisirs et déplaisirs de bouche, du gourmet qui salive à l'anorexique qui refuse de l'ouvrir, en passant par le bavard impénitent. Si la bouche devient un sexe, c'est qu'elle n'est pas toute seule, le sein s'en mêle, qui donne son plaisir en même temps qu'il le prend ; inconsciemment pour la plus forte part. Les premières expériences de satisfaction sont plus conviviales que solitaires.

La vie psychique commence par la bouche, le premier geste du moi* est une incorporation*, rien ne distingue au début manger et aimer, cracher et haïr. Quand les choses suivent leur cours, Psychè s'émancipe (partiellement) de ce premier modèle somatique. Ce n'est pas toujours le cas, à l'évidence dans l'alcoolisme et les pathologies alimentaires, mais aussi sous des formes moins dramatiques : combien d'hommes ne trouvent le « bonheur » qu'à la condition d'avoir fait de leur femme – le plus souvent complice – une « *mama* qui nourrit ».

Origine, voir Scène primitive

Oubli, voir Acte manqué

Paranoïa

Rien, pour le psychanalyste, n'est comparable à sa rencontre avec le (la) paranoïaque. À peine celui-ci s'est-il assis dans le fauteuil d'en face qu'une tension bien particulière, presque un danger, s'empare de l'atmosphère. On croit bon de relever un mot… « Ah… vous *reprenez* mes mots… » Ne parlons pas d'une interprétation – le mode de pensée ordinaire du paranoïaque lui-même ; pour lui tout *fait signe,* un signe toujours hostile –, elle serait reçue comme une persécution, un « meurtre d'âme ».

Il y a du complot dans l'air, la méfiance, la jalousie se généralisent, c'est rien de dire que l'on est susceptible… Au moindre manquement, commence la procédure. Le paranoïaque n'aime qu'une chose, sa haine*. À la différence du moi du schizophrène*, qui tombe en morceaux, celui du paranoïaque conserve, grâce à la projection, une certaine unité. Ce n'est jamais lui, toujours les autres. Il ne parle qu'à la troisième personne et ne conjugue qu'à l'impératif. Le paranoïaque est un être social, il n'est pas rare qu'il soit au pouvoir, qu'il occupe une fonction d'autorité ; sa folie y trouve un *garde-fou,* pour le malheur de ceux qui lui sont soumis, sans parler de celui qui devient son « bouc émissaire ». C'est souvent à l'occasion de ce qu'il vit comme une *humiliation* sociale, que le paranoïaque se révèle à proprement parler psychotique, jusqu'au délire.

Entre les délires (de grandeur, de jalousie…), les formes religieuses, notamment les intégrismes, révèlent la démesure narcissique au cœur de la paranoïa : la fin du monde est proche, et pour cause, elle se confond avec sa propre mort !

Comment devient-on paranoïaque ? Pas de réponse simple, juste un exemple, celui du plus célèbre des paranoïaques de la psychanalyse, le Président Schreber. Son père, Gottlieb (!) Schreber, pédagogue renommé que le système nazi remettra au goût du jour, prônait une éducation qui visait à « se rendre maître de l'enfant pour toujours » en l'amenant à « l'impossibilité morale de souhaiter »… Tu ne désireras point !

Passivité, voir Féminité, Séduction

Père

« La maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture [c'était avant les tests adn], elle est édifiée sur une déduction et sur un postulat » (Freud). La mère est

une certitude, le père une hypothèse, peut-être la première de toutes. Toute théorie serait-elle *paternelle* en son principe ? La théorie sexuelle des origines (« d'où viennent les enfants ? »), première de toutes les théories sexuelles, est une façon pour le jeune explorateur de s'interroger sur la contribution de celui qui lui dispute sa place auprès de la mère.

Il n'est rien, y compris une présence paternelle, qui puisse valoir comme garantie de la santé psychique ; bien des folies, pas seulement celle de Schreber, prennent leur source dans la relation pathologique au père. Néanmoins, ce dont on peut être à peu près sûr, c'est qu'il n'est de santé possible sans que ne s'écartent l'un de l'autre les personnages du premier couple, la mère et l'enfant, sans qu'un tiers ne vienne se mêler à (de) leurs affaires. De cette fonction de symbolisation, qui permet à la vie psychique d'échapper à la confusion, de faire la différence* (des sexes, des générations…), le père est le plus classique des représentants.

Qu'est-ce qui fait que l'image d'un père se promenant, tenant son enfant par la main, l'emporte si souvent en émotion sur celle d'une mère accomplissant le même geste ? L'incertitude du père n'est pas seulement une promesse pour la vie de l'esprit, la curiosité théorique ; elle fait de son amour, par définition improbable, une élection, un amour d'autant plus espéré qu'il ne relève d'aucune nécessité de nature. Il peut ne pas y avoir de père, sa valeur n'en est que plus grande, celle du luxe.

L'insistance sur la fonction symbolique du père (Lacan) a fini par faire oublier sa participation libidinale, sa séduction. Qu'est-ce qui, pour une fille, est le plus difficile à élaborer ? Voir dans les yeux de son père le désir dont elle est l'objet, ou n'y rien lire du tout ?

Perversion

Pervertire : mettre sens dessus dessous, falsifier (un texte), corrompre (les esprits), convertir au vice… La perversion a conservé quelque chose de son latin d'Église. La psychanalyse a balayé ce qui restait de cette construction édifiante. Si la sexualité *normale* consiste en un « coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale avec une personne du sexe opposé » (Freud) – et, tant qu'à faire, on pourrait ajouter, avec Benoît XVI : le coït « missionnaire », l'homme au-dessus (les Pères de l'Église condamnaient la position *mulier super virum*) et l'engendrement comme but ! –, alors la perversion est la chose du monde la mieux partagée, qui commence au moindre changement de position, sans parler du baiser et de toutes ces autres trouvailles préliminaires. La pulsion* sexuelle est « perverse polymorphe » ; il n'est rien du corps*, lieu ou fonction, activité intellectuelle comprise, qui ne puisse se mettre au service de la recherche du plaisir.

La psychanalyse nous a débarrassés d'une représentation de la vie sexuelle définie par les seules restrictions de la censure et du refoulement. Le risque cependant, à travers cette généralisation de la dimension perverse, est de perdre ce qui fait l'originalité de la *perversion adulte,* celle qui organise la sexualité de façon très contraignante à partir d'un scénario fantasmatique (voyeuriste, masochiste, fétichiste, etc.). *Rien n'est moins polymorphe que la perversion.* Loin d'être la simple poursuite d'une sexualité infantile à l'état brut, la perversion en est au contraire l'immobilisation, la *fixation*. Le pervers est un forçat, enchaîné au scénario-carcan d'un fantasme* (et un seul) qu'il lui faut à tout prix réaliser. L'ennui qui s'empare du lecteur de Sade est indissociable de cette contrainte de

répétition*.

L' objet* de la pulsion* est variable, celui de la perversion est *indifférent.* Ce *n'est qu'un* objet, jamais une personne, jamais un *autre.* Il lui suffit de jouer le rôle que le fantasme lui assigne. De quoi sa perversion protège-t-elle le pervers ? Le psychanalyste n'a l'occasion d'en percevoir quelque chose que lorsque la solution perverse s'effondre, quand les angoisses* reprennent le dessus, et que bien souvent la dépression* menace à l'horizon.

Phallus (primat du)

Osiris, Hermès, Dionysos, Priape… Phallus est un dieu, on l'adore. Pourquoi l'homme couvre et dissimule-t-il « ce qu'il devrait orner et exposer avec pompe, comme un officiant » ? (Léonard de Vinci) « Primat du phallus »… l'expression frise le pléonasme : le phallus, symbole de pouvoir, de puissance, de fécondité, ne sait rien d'autre que primer. Sauf que… « Il y a chez toute femme quelque chose d'égaré », disait Lacan – pas d'aiguille à sa boussole –, ajoutant : « et chez tout homme quelque chose de ridicule ». Après le primat, la déprime !

Le primat du phallus est une théorie sexuelle infantile ; pas plus que n'importe quel fantasme, cela n'a de sens de la dire vraie ou fausse – que l'on en juge inacceptable la traduction politique est une autre affaire. Sur les mérites heuristiques de la théorie en question, le sentiment est partagé. D'un côté, elle impose une logique binaire (on l'a ou ne l'a pas, A ou non-A) dont les vertus classificatoires ne sont plus à démontrer. De l'autre, elle signe « une détérioration précoce de l'intellect enfantin » (Freud), un renoncement à la joyeuse polymorphie, celle qui multiplie les sexes (bouche, anus, langue, doigt…), pour réduire les possibles à l'alternance présence/absence d'Un-Seul.

Derrière la fierté du Primé, on devine l'angoisse, celle de la castration*. C'est, comme l'écrivait Martial, qu'« on ne commande pas à ce membre-là comme à son doigt ».

Phobies

L'obscurité, l'air libre, les chats, les araignées, les chenilles, les serpents, les souris, l'orage, les couteaux, le sang, les espaces clos, la cohue, le vide, le franchissement des ponts ou des tunnels, le métro, le bateau, les voyages en mer, l'avion… L'inventaire des phobies est un inextricable fouillis. Encore ne s'agit-il là que des phobies *typiques,* « volontiers » partagées. L'une des dernières en date, le tunnel sous la Manche, forme un véritable club. Il faut dire que tout y est : « Le voyage au centre de la terre », « 20 000 lieues sous les mers », un long tunnel, la menace de l'obscurité, des hommes dans le wagon, un train lancé à grande vitesse… Ajoutez à ces peurs communes les trouvailles personnelles : le cheval du petit Hans (Freud), le coq du petit Arpad (Ferenczi) et – pourquoi pas ? – les pronoms relatifs de Flaubert, tous ces *qui* et *que* évités grâce au participe présent… *Phobos,* le mot ne signifie pas seulement la fuite, la peur ; il évoque également l'idée d'une panique, d'un désordre. Un peu de réalité – il arrive que les avions tombent et que les serpents piquent – permet souvent à la folie de ne pas apparaître pour elle-même… pas toujours, quand la phobie des insectes ne laisse plus d'autre solution que la vente de la maison de campagne pleine des

plaisirs d'autrefois.

La phobie est un « enfantillage », mais le tout petit enfant, lui, ne connaît pas la peur, il court au bord de l'eau, monte sur l'appui de la fenêtre, joue avec le feu ou le couteau… Impossible de fonder la phobie en nature, il faut bien que l'*infantile,* l'inconscient s'en mêle. Avant d'être une « maladie », la phobie est une solution, elle permet de déplacer le conflit*, de localiser l' angoisse*, de lui trouver une « raison ». Comme tout symptôme*, la phobie, même typique, n'est jamais susceptible d'une traduction univoque. Il est des métros hystériques, où les hommes sont comme des bêtes, d'autres enterrés et mélancoliques, circulent au pays des morts, franchissent la Seine comme d'autres le Styx.

Plaisir, voir Autoérotisme, Masochisme, Oral, Préliminaire, Sexualité infantile

Plasticité (de la libido)

« La psychanalyse requiert une certaine dose de *plasticité* psychique » (Freud). Plasticité… le mot évoque la sculpture, la création de formes nouvelles, et pour cela la nécessité de disposer d'un matériau suffisamment malléable. C'est loin d'être toujours le cas, la liste des entraves au changement psychique est sans fin. Parmi les grands obstacles, citons la haine* et ses certitudes intangibles, le narcissisme* et sa dynamique centripète de repli du moi sur lui-même, l'inquiétude vitale, l'indéfinissable mal-être – quand Psychè est suspendue entre « être » et « ne pas être », quelle mobilité lui reste-t-il ?… L'apoptose, le phénomène de la mort cellulaire, peut bien « sculpter le vivant » (Ameisen), c'est plutôt du côté d'Éros et des pulsions* sexuelles que l'on peut espérer la réforme plastique de la vie psychique. Les obstacles ne manquent pas de ce côté-là non plus : une libido « visqueuse », fixée à des positions qu'elle refuse de quitter, un refoulement* qui ne veut rien savoir, des tracés d' angoisse* aussi creusés qu'une ornière, un masochisme* qui détourne la souffrance à son profit… Il reste que les pulsions sexuelles ont cette inestimable potentialité de changer d'objet, de poursuivre ni vu ni connu, *via* la sublimation*, des buts (sociaux, intellectuels, esthétiques…) qui n'ont *manifestement* rien de sexuel. Entre elles, les pulsions sexuelles (orale*, anale*, génitale, scopique, épistémophilique…) sont « comme un réseau de canaux communicants » (Freud), une voie est encombrée, il est toujours possible d'emprunter un autre chemin. Sans cette plasticité, aucun travail de deuil* ne pourrait être accompli, aucune histoire ne pourrait être réécrite, aucun objet ne pourrait être trouvé-créé. Sans cette faculté de déplacement, héritée de la polymorphie de la sexualité infantile*, ce sont les *transferts**, le matériau malléable, qui viendraient à faire défaut à la psychanalyse.

Préliminaires

L'homme n'a pas inventé le coït, seulement les préliminaires. L'assignation de la décharge comme but monotone de la pulsion* a longtemps marqué chez Freud un reste d'équation entre instinct et

pulsion, génital et sexuel. Les préliminaires, cette sexualité sans fin, héritière directe de la sexualité infantile*, montrent au contraire que quelque chose de la pulsion est « contre la *pleine* satisfaction », contre la « petite mort », pour le plaisir. Loin de s'exclure, tension et plaisir profitent l'un de l'autre. L'œuvre millénaire du sage Vátsyáyana, le *Kãma-sútra,* inclut parmi ses propositions de différer l'orgasme à n'en plus finir : « Un plaisir sans retenue se tue lui-même. » L'ouvrage fait de la relation sexuelle une chorégraphie, sans grand rapport avec ce que le coït naturellement et bêtement propose. La sexualité est devenue un *ars erotica*

Les préliminaires ne sont pas seulement, de la sexualité, la part la plus humaine, ils conditionnent la rencontre entre les sexes. Parce qu'à ce jeu-là la femme « est moins prompte que l'homme », Ambroise Paré, en digne héritier de la médecine hippocratique, conseillait à l'homme de « mignarder, chatouiller, caresser et émouvoir » celle qui, autrement, « resterait dure à l'éperon ».

Projection, voir Paranoïa

Psychose

C'était un asile à l'ancienne, mal chauffé, tout en courants d'air, que cette sombre soirée d'hiver rendait d'autant plus lugubre. Emmitouflée dans son manteau, interne en psychiatrie depuis peu, elle ne comprenait pas comment le jeune schizophrène* qui lui faisait face, simplement vêtu d'une chemisette, dépoitraillé, pouvait rester là, indifférent au climat glacial. Se touchant la poitrine, elle lui demanda : « Vous n'avez pas mal, là ? » Il la regarda longuement… Regarder n'est pas le mot juste qui suppose une réflexion, nul échange entre eux deux, elle se sentit plutôt traversée, comme si ses pupilles n'avaient pas le pouvoir, celui d'un miroir, de renvoyer ce qui lui était ainsi « adressé ». Puis il tendit le bras, posa sa main là où elle avait mis la sienne, sur sa poitrine *à elle*… « Non, je n'ai pas mal, là. »

« Je est un autre », la formule ne suffit plus, *un autre est je* convient davantage pour dire l'*aliénation* de la psychose, quand on ne sait plus où commence dedans, où finit dehors. Si l'on demande à cette mère pourquoi elle ne nourrit pas son bébé, alors qu'il crie et que c'est l'heure du biberon, elle dit : « Je n'ai pas faim. » Le moi* est un être de frontières, nul mieux que le psychotique ne le laisse percevoir quand le tracé est perdu, qui distingue les réalités extérieure et psychique. Le monde dans lequel évolue le psychotique est fait d'objets bizarres, comme « le mobilier d'un rêve » (Bion). Toute la difficulté du psychanalyste, quand il se confronte à l'expérience de la psychose, est de pouvoir rejoindre ce lieu étrange d'où Psychè refait le monde, un point de vue que l'on n'aurait jamais imaginé mais que les rêves*, les plus hallucinés d'entre eux, peuvent nous présenter.

Si l'on demande, à l'enfant névrotique : « Avec quoi tu vois ? », il répond : « Avec les yeux. » *« Avec le soleil »,* répond l'enfant psychotique. « Avec quoi tu entends ? » « Avec les oreilles », dit l'un ; « avec la musique », dit l'autre.

Psychosomatique

L'hypertension dont il souffre le menace chaque jour de l'infarctus. Les cardiologues y ont perdu depuis longtemps leur latin et lui ont conseillé de consulter un psychanalyste. Ce qu'il finit par concéder, bien contre son gré. L'homme est entrepreneur en pays de montagne, la conduite de ses chantiers (et sa survie économique) est particulièrement dépendante du temps qu'il fait. « Vous rêvez ? », lui demande le psychanalyste… « Oui. » « Vous pouvez raconter un rêve ?… » « Il neige, il neige, il neige… »

Psychè et soma sont des vases communicants ; quand la première est surchargée, elle se déleste volontiers dans l'autre de ce qu'elle n'arrive pas à traiter. Cette voie est à l'occasion empruntée par chacun, quelques-uns la privilégient. Chez ces derniers, on retrouve le plus souvent les mêmes caractéristiques. Leur pensée est « opératoire » (Marty, de M'Uzan), elle se contente de doubler l'action, elle en est l'instrument et ne se soucie que de l'actuel. L'imagination, ses fantasmes*, est aussi absente que peuvent l'être l'affect et la référence au passé. La névrose* dissocie la représentation de l'affect, libérant une angoisse qui se précipite en symptôme* (une phobie*, par exemple) ; ici, par contre, tout est emporté, et le fantasme et l'angoisse. À l'image de notre montagnard hypertendu, les rêves eux-mêmes perdent leur onirisme. Aucune angoisse perceptible, le corps souffre. La relation aux autres s'en ressent, comme désaffectée.

Le sens de la somatisation n'est pas de l'ordre du symbole – comme le refus de *voir* que signe une cécité hystérique –, elle n'en est pas moins une communication. On pense aux modes primitifs d'expression, ceux de la première enfance, quand le langage n'était pas encore à portée (Joyce McDougall), et que c'est par l' anorexie*, le mérycisme, la colite, la colique, l'eczéma, l'asthme… que le psychè-soma du bébé lançait alors ses appels.

Pulsion

« Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, Madame, il n'y a que cela qui nous distingue des autres bêtes » (Beaumarchais). Si la pulsion a conservé la force irrépressible de l'instinct, pour le reste elle se définit surtout par ce qui l'en distingue. L'instinct est la caractéristique d'un comportement inné, génétiquement fixé, commun à une espèce, à l'image de la mellification des abeilles ou la migration des oiseaux. Qu'en reste-t-il chez l'homme ? Peut-être la faim dans les situations de pénurie, parce que pour le reste… entre l'excitation du gourmet, le refus de l' anorexique* et l'insatiabilité de la boulimique, l'équation est devenue introuvable entre le besoin et une réponse simplement adaptée. La crise boulimique, sa violence, est une image forte de ce que pulsion veut dire, quand il ne s'agit plus de se nourrir mais de remplir le vide, celui d'un corps* que le fantasme* et l' angoisse* ont rendu analogue au tonneau des Danaïdes.

Tout commence avec l'instinct sexuel. Hors cet état endocrinien particulier, propice à la reproduction, qu'est l'œstrus, on n'observe chez les femelles mammifères aucune activité sexuelle. Chez toutes sauf une… La femme, et l'homme, font l'amour par tous les temps ; et pas toujours ensemble. Non seulement la sexualité humaine a perdu la boussole de la reproduction, mais encore sa recherche de plaisir a contaminé l'ensemble des activités humaines, faim et soif comprises. La pulsion ne double l'instinct que pour le détourner de ses buts. Un besoin instinctuel « sait » ce qui peut l'apaiser, quand « quelque chose dans la nature de la pulsion s'oppose (au contraire) à la pleine

satisfaction » (Freud). Ce n'est jamais assez, ce n'est jamais fini. Jamais le corps biologique ne pourra à lui seul rendre compte de tant de folie. Il faut que le fantasme* s'en mêle, à condition de ne pas confondre celui-ci avec une simple fantaisie. Le fantasme est incarné, comme un ongle ; il est imprimé dans la chair, c'est son évocation qui la fait frémir.

Pulsion de mort

Que veut celui qui ne veut pas guérir, qui ne veut pas changer, qui ne répète plus que la répétition elle-même, qui défait ce qui vient à peine d'être construit, qui ne prend plus plaisir, ni même à détruire ou à souffrir, et que laisse indifférent la détresse de celui qui est devenu impuissant à l'aider ? Que veut celui qui veut *rien* ?

La haine*, l'agressivité, la rage de détruire s'accommodent volontiers d'une once de plaisir, même s'il n'est pas perceptible. Elles ont surtout l'avantage de détruire un autre, de porter la mort au-dehors ; quand la pulsion de mort est fondamentalement pulsion *de sa propre mort*. Elle est comme la face noire du narcissisme*, quand l'expansion de l'amour de soi se renverse en son contraire, un repli, jusqu'au rétrécissement, quand l'*animation* de la vie psychique semble être devenue l'ennemi principal. Éros a-t-il pour autant dit son dernier mot ? De Kierkegaard à Beckett, philosophie et littérature ont su faire esthétique du désespoir ; déjà Balzac, et sa *Peau de chagrin*… C'est le livre que choisit Freud pour lui tenir compagnie dans ses derniers instants : « Juste ce qu'il me faut, un livre qui parle rétrécissement et mort par inanition. »

Rabaissement (de la femme)

C'est un écueil propre à la sexualité masculine, et si tout homme ne s'y heurte pas, il n'en est pas moins très général : la difficulté consiste à pouvoir conjuguer tendresse* et sensualité à l'endroit d'une seule et même femme. « Là où ils aiment ils ne désirent pas, là où ils désirent ils ne peuvent aimer » (Freud). À ce classique de la vie amoureuse répond une solution sociale tout aussi traditionnelle : en termes légèrement désuets, cela donne l'épouse, d'un côté, la maîtresse, de l'autre. Avec l'une, tendrement aimée, surestimée, trop respectée, la vie sexuelle est capricieuse, facilement perturbée, pauvre en jouissance – bref : menacée par l'impuissance. Avec l'autre, une *Nana,* rabaissée, voire bestialisée, la vie libidinale est aussi peu « raffinée » que riche en satisfactions.

Freud n'a guère de difficulté à montrer que, derrière cette division – à l'une la tendresse, à l'autre la sensualité –, c'est l'objet* du fantasme lui-même qui est clivé. D'un côté, la Madone, mère de tendresse, cher objet des amours enfantines ; de l'autre, celle qui s'enferme chaque nuit avec un (autre) homme… le père. L'inconscient ne fait pas le détail, la nuance n'est pas son fort, la Madone et la putain sont les deux faces d'une même médaille. L'enfant lui-même n'est-il pas né de la trahison maternelle, une « nuit sexuelle » ?

Plus que l'usure du désir*, alibi ordinairement invoqué, c'est la proximité avec l'objet incestueux du fantasme* qui impose à l'homme une distance respectueuse. Dans un film récent, le gangster (De Niro), héros déprimé, répond à son « psy » qui lui demande pourquoi il ne se permet pas tel geste

préliminaire avec sa femme : « Vous n'y pensez pas, la bouche qui embrasse mes enfants tous les matins ! »

La « solution » proposée par Freud afin d'échapper à ce déchirement a conservé quelque chose de son odeur de soufre : il n'est, pour l'homme, de vie amoureuse vraiment libre et heureuse qui n'ait « surmonté le respect pour la femme » et ne se soit « familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur ».

Réalité psychique

Il le sait d'autant mieux que, homme de science et de positivisme, la *réalité* est pour lui un objet de mesure ; il *sait,* avec son humour volontiers porté à l'autodérision, que « les dents de la mer ne sont plus qu'un dentier », que « le calamar géant du capitaine Nemo a été mis en pièces », que tout ce qu'il imagine « grouiller sous l'eau », crabe qui pince ou murène qui cisaille, est un danger aussi redoutable qu'imaginaire… Ça n'y change rien. Honnête nageur, à condition toutefois de pouvoir garder « la tête hors de l'eau », il est saisi d'une angoisse* irrépressible dès qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus pied.

Dans « réalité psychique », c'est *réalité* qui est le messager de l'énigme. La simplicité des mots est inversement proportionnelle à la difficulté d'une notion qui bouscule la hiérarchie établie entre le réel et l'imaginaire. Par quelle « folie » la *réalité* du fantasme* peut-elle l'emporter sur celle que juge la raison ? Pour s'être laissé duper par la *réalité* de la réalité psychique, bien des expertises psychologiques ont induit la Justice dans des erreurs tragiques. Plus le fantasme est inconscient, plus il contraint nos choix et nos refus, plus nous sommes, par lui, *parlés* et *agis,* plus sa *réalité* est la nôtre, plus le dedans commande au dehors. Les représentations inconscientes sont comme des *choses,* un noyau de désirs et d'angoisses qui imposent leur *réalité* à la réalité matérielle, tout au moins qui s'y emploient – avec, dans la psychose*, un terrible succès qui emporte tout sur son passage.

Refoulement

L'entreprise a des accents guerriers : *refouler* à la frontière (du moi*) l'étranger indésirable, celui dont la présence n'est que désagrément et déplaisir. Du refoulement nous avons une sorte d'expérience commune, une gêne discrète, un irrépressible dégoût, toute la gamme des affects négatifs se charge de signaler l'irruption d'un ennemi d'autant plus difficile à combattre qu'il attaque de l'intérieur. Le refoulé est un cheval de Troie.

Le refoulement tient à l'écart de la conscience un désir inadmissible, une représentation inacceptable. Mais sa tâche est infinie, jamais acquise. Le refoulé ne cesse de faire retour : empêché de passer par la porte, il entre par la fenêtre : sous la forme d'un symptôme*, d'un acte manqué*, d'un rêve*… L'un de ses masques préférés consiste à se transformer en son contraire : la haine* devient tendresse excessive, le sadisme compassion… Derrière le défenseur des animaux, il y a, dans l'infantile, un arracheur d'ailes de papillon. Plus cynique encore, il arrive que le refoulé emprunte pour faire retour le moyen qui est censé le repousser, à l'image de l'ascète, agitant son crucifix pour écarter la

tentation, qui voit soudain apparaître une femme nue à la place du crucifié (Freud).

Le paradoxe du refoulement est que ce qu'il réprime acquiert par là même un surplus d'existence, une sorte d'éternité, une fraîcheur définitive qui, à resurgir trente ans plus tard, produit le même effet. De notre mémoire, le refoulé est la part la plus vivante, la plus indestructible.

Le refoulement est quelque chose d'autre qu'un simple rejet (Freud), il transforme ce qu'il touche. Toujours dans le même sens, celui de la démesure : la plus aimante des mères devient sorcière ; le plus chaleureux des pères, despote oriental. C'est un matériel déjà métamorphosé et symbolisé que le travail de la psychanalyse cherche à mettre au jour, à libérer de ce qui l'entrave.

Règle fondamentale

« Une chose encore avant de commencer… dites tout ce qui passe par l'esprit, abandonnez les contraintes de la conversation ordinaire, n'hésitez pas à remonter au déluge… "Ça n'a rien à voir, c'est sans importance, insensé", ne cédez pas à ses intimidations, tout au contraire. Perdez le fil, parlez langue déliée… » C'est au terme d'une vingtaine d'années d'expérience que cette règle deviendra *fondamentale.* Freud s'aperçoit qu'il ne sert à rien de vouloir pénétrer directement au cœur de l'organisation pathogène, ni d'« exhorter le patient » à se concentrer sur un thème déterminé – au lieu d'éliminer les symptômes*, on les renforce, et, pour peu qu'ils disparaissent, c'est pour constater que l' angoisse* est allée faire son nid juste à côté. La psychanalyse est devenue une affaire de temps.

L'association libre est un moyen, elle n'est pas le but que vise la règle – un des modes de résistance* consiste d'ailleurs à suivre la règle au pied de la lettre et à ne plus parler que par coq-à-l'âne. Ce qui est attendu, espéré, c'est l'*incident,* la pensée incidente, celle qui tombe comme un cheveu sur la soupe. Rien n'est plus doux à l'oreille du psychanalyste qu'une phrase qui commence par : « Ça n'a pas de rapport mais… » La règle est un appel à la déliaison, à la défaite dans le langage des « raisons » qui en bride l'expression. « Dites non ce que vous préféreriez taire, mais ce que vous ne *savez* pas… » Paradoxe de l'association *libre,* qui ouvre la porte au *déterminisme* de l'inconscient.

Ce qu'énonce le psychanalyste est une chose, ce qu'entend le patient en est une autre, le névrosé obsessionnel* par exemple. Dans « Dites tout ce qui passe… », il s'arrête à *tout.* Dire *tout*… Avouez !, livrez « le sale petit secret ». L'obsessionnel, ce grand « coupable », tient à ce que le psychanalyste reste un confesseur. C'est à lui que l'on doit d'entendre régulièrement le couplet sur la transmission des formes historiques de l'aveu, du confessionnal au dispositif divan*/fauteuil…

Régression

Nul n'est capable de parcourir le temps en sens inverse, ce n'est que dans l'espace que sont possibles les retours en arrière. La notion de régression « temporelle » nourrit une illusion, celle d'une remontée dans le temps, le long des étapes du développement ; éventuellement jusqu'au point de départ, tel le dépressif qui, à l'image du nourrisson, ne fait plus que manger et dormir. La

régression nous ramène moins vers des temps révolus qu'en des lieux auxquels nous sommes restés inconsciemment *fixés,* que nous n'avons jamais vraiment quittés. Paradoxalement, la régression « temporelle » *ignore le temps,* elle signe plutôt la *présence* de formes psychiques primitives. Pour tenter d'illustrer ce mode d'*actualité* de l'infantile, du primitif en nous, Freud pense d'abord au Yellowstone, l'image d'une réserve naturelle laissée dans son état originaire. Mais l'inconscient n'est pas l'état de nature, il est fait de ce qui arrive, si ce n'est qu'il maintient dans un même espace-plan (« Psychè est étendue ») la somme des expériences marquantes, sans hiérarchie, sans histoire. L'infantile est moins un morceau de nature que la plus polymorphe des cultures, une Rome où se côtoieraient sans séparation, sans destruction, la première palissade de la Roma quadrata, entourant le Palatin, le temple de Jupiter Capitolin, le Palazzo Farnese…

L'instauration de la situation psychanalytique est une invitation à la régression, une invitation au voyage. Les chemins qui mènent d'une Rome à l'autre passent par l'association libre, qui fait que le langage* n'est plus maître de la direction qu'il prend ; par le retour vers les images, vers le *rêver* – sinon le rêve* – que facilite la position sur le divan* ; par l'actualisation, l'incarnation (les transferts*) des *dramatis personae* de la vie, d'abord de l'enfance. L'analysant traite les mots comme des choses, regarde les images et « fait l'enfant », plus souvent qu'à son tour.

Résistance

Il arrive que la résistance à la psychanalyse se formule en toute simplicité. Samia énumère ce qu'elle soustrait à la règle fondamentale* (dire tout ce qui passe…) : « Il y a ce qui ne vous regarde pas, et ce qui est trop con. » C'est rarement aussi clair et conscient. Les masques de la résistance revêtent toutes les formes, la même et son contraire : « Rien ne me vient à l'esprit… », « Tant de choses me viennent à l'esprit qu'il m'est impossible de les dire ». L'un ne retient rien de ses rêves, l'autre submerge l'analyse sous leur récit. L'un s'enferme dans le silence, l'autre parle sans cesse afin de refuser aux pensées difficiles le temps de se former. L'un aime l'analyste et lui dit ce qu'il pense lui faire plaisir, l'autre est hostile et ne poursuit d'autre but que de prouver à celui qui l'écoute son incompétence. L'un reçoit toute interprétation comme parole d'Évangile, l'autre cache mal son mépris : « Très intéressant… »

La résistance n'a que l'embarras de ses sources : le moi* ne veut rien savoir du refoulé, le ça* est attaché à ses modes symptomatiques de satisfaction et refuse de les transformer, le surmoi* a besoin de sa culpabilité* et s'oppose à ce que le monde change, sauf en pire. L'une des ruses du surmoi est d'obéir à la règle (fondamentale) pour le plaisir d'obéir – à l'analyse comme à l'école ou comme en religion !

Le psychanalyste aurait cependant tort de se plaindre, toute résistance signe la *présence* de l'inconscient, elle signale ce qu'elle dissimule. La première de toutes les résistances n'est-elle pas le transfert* lui-même en tant qu'il répète, qu'il agit, plus qu'il n'élabore ? Mais parce qu'il met en acte l'inconscient, il est aussi ce qui en permet l'analyse.

Réparation, voir Dépression

Retour dans le ventre maternel (sommeil)

Grâce au sommeil, nous retrouvons un état d'avant notre présence au monde, « celui de l'existence dans le ventre maternel. Nous nous créons des conditions tout à fait semblables à ce qu'elles étaient alors : chaleur, obscurité, absence de stimulus. Certains d'entre nous se lovent pour former un petit paquet et adoptent pour dormir la position du corps* qu'ils avaient alors. Le monde ne nous possède pas entièrement, pour un tiers de notre vie (le temps du sommeil) *nous ne sommes pas encore nés* » (Freud). Le sommeil, c'est d'autant plus vrai qu'il est profond et sans rêve et que le lit est un « nid douillet », accomplit le désir de retour dans le ventre maternel. Ce fantasme est-il narcissique (à travers le repli sphérique du corps et de la psychè sur eux-mêmes) ou incestueux (renouer avec les délices du pays natal) ? Les distinctions s'abolissent, les satisfactions se confondent, comme le moi* endormi et le ça* que plus rien ne différencie. La restauration du narcissisme primaire et les retrouvailles symbiotiques avec la mère primitive ne font qu'un.

Sous sa face enchantée, à l'image d'une publicité pour les Seychelles, les Bahamas et autres « mers chaudes », le fantasme* promet le paradis – quand les joies de la vie intra-utérine, elles, pourraient bien n'être que rétrospectives. Sous le soleil noir de la dépression*, le même fantasme rapproche dangereusement le sommeil et le « grand sommeil », le ventre et la tombe ; paradoxe d'un fantasme dont l'accomplissement conduit alors à l'abolition de la vie fantasmatique elle-même et de toute animation psychique. Dormir, rien que dormir…

Rêve (travail du)

« Le rêve nous montre l'homme pour autant qu'il ne dort pas » (Freud). Il ne « dort » pas, il *voit* (« Le rêve est la *chose vue* », Hugo) ; il vit ce qu'il voit, jamais du fait de sa volonté, souvent contre elle (« Pourquoi dire : J'ai rêvé, quand il faudrait dire : Il a été rêvé », Valéry). La puissance *hallucinatoire* du rêve illustre plus immédiatement que le fantasme* ce que *réalité* psychique* veut dire. Quand le rêve est manifestement érotique – ce qui n'est pas si fréquent –, il est capable par sa seule action, sa seule image, de provoquer l'orgasme. Sarah, quant à elle, constate à son réveil que son rêve d'accouchement, alors même qu'elle n'est pas enceinte, a provoqué une montée de lait, jusqu'à la réalité de l'écoulement. Le sursaut brutal de celui qui sort du sommeil afin d'échapper au poignard de l'assassin n'est pas moins saisissant. « Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie, qu'il réfléchisse à la marche de ses idées pendant ses rêves » (Voltaire).

Des images du rêve à son récit, il y a beaucoup à perdre. Le rêve n'en reste pas moins, *via* son interprétation*, une voie privilégiée d'accès à l'inconscient. Le travail du rêve déforme et transforme un matériau qui puise à une double source : l'infantile (désirs* et angoisses* mêlés) et les restes du jour, bien souvent un micro-trauma – une porte à laquelle on frappe, qui tarde à s'ouvrir, et dont le rêve fait une errance nocturne dans une forêt hostile – que la conscience a négligé mais que la mémoire a retenu.

Le caractère à la fois répétitif, angoissant, traumatique de certains rêves change le travail en labeur de Sisyphe. Le désir n'est plus ce que ces « rêves de rattrapage » (Freud) accomplissent mais ce

qu'ils *visent,* ce qu'ils *tentent* (souvent sans succès) d'introduire. Comme une ultime tentative de la sexualité infantile*, de sa plasticité*, de s'approprier et de transformer en plaisir-désir des blessures jamais refermées, jamais reconnues.

Sadisme, voir Anal, Masochisme

Scène primitive (origine)

Quelques-uns des « habitants des mers, les plus vivants, les plus guerriers, les plus cruels, ont l'amour à notre manière. Ces monstres si dangereux, le requin et sa requine, sont forcés de s'approcher. La nature leur a imposé le péril de s'embrasser. Baiser terrible et suspect. Habitués à dévorer, engloutir tout à l'aveugle, cette fois ils s'abstiennent. Quelque appétissants qu'ils puissent être l'un pour l'autre, impunément, ils s'approchent de leur scie, de leurs dents mortelles. La femelle, intrépidement, se laisse accrocher, maîtriser, par les terribles grappins qu'il lui jette. Et, en effet, elle n'est pas dévorée. C'est elle qui l'absorbe et l'emporte. Mêlés, les monstres furieux roulent ainsi des semaines entières, ne pouvant se résigner au divorce, ni s'arracher l'un à l'autre et, même en pleine tempête, invincibles, invariables dans leur farouche embrassement » (Michelet, *La Mer*). Tout est dit de la violence, de la confusion (où commence le corps de l'un, où finit celui de l'autre ? Melanie Klein parlera des « parents combinés »), de la passion, du danger et de l' angoisse* qu'il y a à s'approcher de cette scène infernale, celle qui réunit dans le fantasme* de l'enfant les parents accouplés. Scène aussi fascinante qu'impossible à fixer ; pour l'avoir vue de trop près, Œdipe se perce les yeux – « inversement », le voyeur y puise son impatience, quitte à passer toute une vie l'œil collé au trou de la serrure. Dans quelle mesure la multiplication des positions sur la scène du coït n'est-elle pas une façon de chercher la plus originaire d'entre elles, celle à laquelle on doit d'être né ? « Je n'étais pas là la nuit sexuelle où j'ai été conçu » (Quignard), l'origine est une image manquante. Ce n'est sans doute pas plus mal, tant il peut être insupportable de s'entendre dire : « Tu es une fausse manœuvre, quand ton père s'est retiré, il était déjà trop tard. »

Schizophrénie

De son ami Joyce, Beckett disait : « Il ne fait pas la différence entre la chute d'une bombe et la chute d'une feuille. » Joyce, Hölderlin, Van Gogh et quelques autres ont eu le temps de faire génie de leur folie, avant que le désastre ne les rattrape, avant qu'*Ulysse* ne s'achève en *Finnegan's Wake.* Il revient à l'un d'entre eux, Artaud, qui prônait « l'effondrement central de l'âme » (*schizein,* « fendre », *phren,* « esprit »), d'avoir commenté avec le plus de *vérité* l'œuvre d'un de ses semblables, les *Champs de blé aux corbeaux,* que Van Gogh peignit deux jours avant de se suicider : « Digne accompagnement à la mort de celui qui, durant sa vie, fit tournoyer tant de soleils ivres sur tant de meules en rupture de ban, et qui, désespéré, un coup de fusil dans le ventre, ne sut pas ne pas inonder de sang et de vin un paysage, tremper la terre d'une dernière émulsion, joyeuse à la fois et ténébreuse, d'un goût de vin aigre et de vinaigre taré. »

Herbert Rosenfeld est l'un de ceux qui ont tenté l'aventure du traitement psychanalytique avec les schizophrènes. Parce que sa patiente arrivait toujours à plus d'heure, bien après que la séance soit terminée, il convint avec elle qu'elle se lèverait beaucoup plus tôt. C'était sans compter avec un moi* à ce point morcelé qu'il ne voyait pas le rapport entre : se lever tôt, se doucher, prendre son *breakfast,* monter dans le *bus,* frapper à la porte du psychanalyste… Jacques Rivière (directeur de la*nrf*) s'excuse auprès d'Artaud de ne pouvoir publier ses poèmes pour cause d'« étrangetés déconcertantes ». Artaud proteste : « Je crois que la plupart des strophes sont bonnes. Le *rassemblement* seul en détruit la valeur. »

Séduction

« L'amour de la mère pour son nourrisson qu'elle allaite et soigne a une bien plus grande profondeur que son affection ultérieure pour son enfant adolescent. Cet amour possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante, qui comble non seulement tous les désirs psychiques, mais aussi tous les besoins corporels » (Freud). L'enfant tend ses lèvres à la recherche du lait, lui arrive le mamelon d'un sein qui mêle à la nourriture qu'il donne le plaisir qu'il prend. L'enfant est un « jouet érotique », sans qu'il soit nécessaire d'invoquer pour cela la perversion d'une mère*. Comment celle-ci pourrait-elle faire autrement qu'offrir en même temps que ses soins une part de sa sexualité inconsciente ? Le père ne s'y trompe pas, qui devine dans l'enfant qui vient de naître la figure d'un rival. Une séduction générale tient à la dissymétrie de l'enfant et de l'adulte (Laplanche), à l'inévitable passivité du premier, à la confusion de l'amour et des soins. L'enfant attend la tendresse*, il reçoit la passion. Pour la perversion*, il faut franchir un pas de plus, par exemple quand la mère prolonge l'expérience de l'allaitement pour l'orgasme qu'elle libère.

La séduction commune, celle qui « apprend à l'enfant à aimer et le dote d'un besoin sexuel énergique » (Freud), est entourée de deux figures pathologiques, l'une par excès, l'autre par défaut. L'abus sexuel de l'adulte sur l'enfant ne laisse bien souvent d'autre choix à celui-ci que de s'identifier à l'agresseur et d'être voué à la répétition – le pédophile est un enfant plus détruit que séduit. Mais il arrive aussi que la séduction, son fantasme*, manque sur la scène psychique. L'enfant regarde le visage* de la mère, il ne voit *rien.* Son plaisir à elle, absent ou disparu, ne lui renvoie pas le sien et, de ce fait, l'en prive. Le sein que l'enfant tète est un sein de glace qui distille le lait noir de la mélancolie*.

Séparation

La mère fait face à son enfant, elle recouvre son visage d'un foulard, à moins qu'elle ne le masque simplement de ses deux mains jointes. Les privilégiés se souviennent de la suite, l'excitation et l'éclat de rire qui président aux retrouvailles : « Coucou… me voilà ! » Encore et encore… Sans doute ne peut-on *se jouer* de la séparation, jusqu'à en faire une érotique – quand l'absence ranime l'amour, quand les adieux sur les quais de gare sont un déchirement exquis –, que si le premier de tous les objets* tolère sa propre perte, accepte de *se* séparer, fait un jeu de ce qui, autrement, tourne à la détresse*, quand plus rien ne distingue l'absence de la disparition. La séparation psychique, celle

qui donne à l'enfant la « capacité d'être seul » en présence de la mère (Winnicott), est le dernier acte de naissance – séparation dérive de *parere,* « faire naître ». Les pathologies de la séparation (dépression*, addiction*, anorexie*…) le donnent à entendre : dans l'angoisse de séparation, ce n'est pas, malgré les apparences, la séparation qui est angoissante, mais son *impossibilité.*

Sexualité infantile

Qu'est-ce que *sexuel* veut dire ? Le mot le plus usité de la psychanalyse n'est pas le moins énigmatique. La sexualité humaine ne s'est pas seulement émancipée des finalités instinctuelles, celles de la reproduction, elle refuse aussi de se soumettre au primat de la seule génitalité. Définir comme « prégénitale » la *infantile* est un malentendu, tant celle-ci n'est pas simplement une première étape dont la sexualité pubertaire serait la forme achevée. La sexualité infantile est comme l'inconscient, elle n'a pas d'âge, elle ignore le temps. L'enfance en est le lieu de naissance, mais elle ne se confond pas pour autant avec la sexualité *de l'enfant.* La sexualité infantile n'est pas une sexualité préliminaire, même si les « préliminaires* » lui sont en toute chose redevables. C'est une sexualité autre, jamais « conforme », toujours étrangère, inquiétante et passionnante. Le fantasme* est son élément, il n'est rien des activités humaines qui ne soit susceptible de l'exciter.

La sexualité génitale connaît son but, le coït, quand la sexualité infantile est polymorphe, elle multiplie les sexes, elle *désire**, autant dire qu'elle *ne sait pas ce qu'elle veut,* définitivement, sans *fin.* On sait qu'elle fait oralité* de la bouche et analité* de l'anus, mais son pouvoir de transformation n'investit pas que les seuls orifices, chaque coin de peau fait aussi l'affaire du fantasme, chaque sens ne demande qu'à se mettre au service du plaisir-désir, et l'activité intellectuelle elle-même n'est pas à l'abri de ses visées.

Tout cela ne va pas sans mal. Parce qu'elle ne respecte rien, qu'elle touche à tout, qu'elle fait feu de tout bois au risque de détruire ce qui la stimule, parce qu'elle prend autant de plaisir à mettre en pièces qu'à inventer des formes inédites, la sexualité infantile heurte nos conformismes, notre censure, notre sage équilibre. Son refoulement* nourrit l' angoisse* et le déplaisir, multiplie les symptômes*. La santé psychique lui doit tout, la maladie aussi.

Silence (du psychanalyste)

C'est la première fois qu'elle rencontre un psychanalyste. Désarçonnée par le silence de celui qui lui fait face – là où un médecin, plus rassurant, aurait demandé : « Qu'est-ce qui vous amène ? » –, elle devine qu'il s'agit d'une invitation à parler. Elle se raconte, dans un mélange d'anxiété, d'énervement et, bientôt, de pleurs. Sa mère, tout occupée à elle-même, son père occupé ailleurs, personne qui ne comprenne l'enfant qu'elle fut… Elle n'y tient plus, en a assez de s'adresser à un mur, elle va se lever pour partir…

– On ne vous a donc jamais écoutée ?

Le silence du psychanalyste n'est pas une posture, il est la condition d'entendre le transfert*, et

d'abord de lui permettre de se constituer. Parce qu'il *absente* le psychanalyste, au moins sa personne, le silence permet que se dessinent inconsciemment les figures d'une vie. Ce n'est ni un vide ni un blanc ni un neutre, plutôt un creuset, une attente afin de permettre à l'inconscient du patient de sortir de son propre silence.

Silence et interprétation* sont solidaires, comme les deux faces d'un même travail de transformation (Viderman). Sur fond de silence, les mots de l'interprétation ont quelque chance supplémentaire d'être entendus. Mais que le psychanalyste se taise par principe, par posture, qu'il joue à « je suis celui qui suis », celui qui « sait », et plus rien alors ne le distingue de Dieu. Un des buts de l'interprétation, note Winnicott, est de « marquer les limites de la compréhension de l'analyste ».

Moteur du transfert, il arrive aussi que le silence du psychanalyste devienne, à l'inverse, une erreur technique, quand, loin d'inviter la parole à être libre, il ne fait que répéter *le silence de mort* d'un père ou d'une mère.

Souvenir-écran

« Tous nos souvenirs, en particulier ceux qui nous sont le plus chers, ceux auxquels nous tenons le plus, qu'ils soient de bonheur ou de souffrance, blessures ou merveilles, qu'ils entretiennent notre nostalgie ou notre amertume – nous n'y tenons que parce qu'ils nous tiennent et assurent notre sentiment de continuité et d'identité personnelle –, tous sont des écrans. Non qu'ils en cachent d'autres, antérieurs, mais parce que dans leur statut de petite scène, de tableau appelant l'évocation, ils contiennent et dissimulent, servent d'écran et d'écrin à des *traces* » (Pontalis). Le bleu d'une robe, une odeur de cuisine, un petit pan de mur jaune… autant de détails sensibles, aussi vivaces qu'« insignifiants », qui condensent à notre insu l'essentiel d'une enfance, à la façon dont un détail dans la peinture d'un maître peut en constituer la signature la plus intime. L'écran cache ce qu'il montre, à l'image du refoulé* qui est, de notre mémoire, la part à la fois inaccessible et la plus vivante. Nos souvenirs sont moins *d'*enfance que *sur* l'enfance, en eux le fantasme* se mêle aux indices de réalité, « ils se sont *formés* pour toute une série de motifs dont la vérité historique est le dernier des soucis » (Freud).

Sublimation

L'idée de sublimation a longtemps souffert d'une définition aussi édifiante que convenue, celle d'une « désexualisation », d'une dérivation des pulsions* sexuelles vers des buts culturels, socialement valorisés. Par on ne sait trop quelle magie, ce qui était sexuel cesserait de l'être pour devenir sublime ; l'incohérence du raisonnement n'a pas échappé à l'ironie de Lacan : « Allons-nous dire que le but a changé, qu'il était sexuel et que maintenant il ne l'est plus ? D'où il faut conclure que la libido sexuelle est devenue désexualisée. Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

Avec l'hypothèse d'une sublimation des « primes origines », Freud envisage les choses tout autrement. L'idée est celle d'une libido qui, grâce à ses capacités de métamorphose, se soustrait d'emblée au destin du refoulement* ; la sublimation n'y est plus entendue comme la figure terminale

d'élévation, voire d'épuration d'un sexuel brut initial, mais comme une dérivation inaugurale tenant à la nature de la pulsion sexuelle, à la plasticité* de sa nature, et non à sa mise à distance. Il n'y a pas moins de sexualité dans l'or que dans le plomb, pas moins de passion dans la « cassette » de l'*Avare* que dans la chose anale* dont elle dérive. Simplement la vie sexuelle s'est *déplacée,* elle est devenue *méconnaissable.*

La sublimation fait le pont entre l'art et la sexualité infantile* : tous les deux ont en commun de poursuivre une *finalité sans fin,* une façon de rompre avec toutes les formes d'utilitarisme. L'enfant découvre qu'avec la forme de ses lèvres et la matière de sa salive, il peut inventer des bulles. Ça ne sert à rien, ça n'apporte pas la *pleine* satisfaction, c'est pour cela qu'il ne s'en lasse pas. Encore, encore… L'art procède-t-il autrement qui, à l'aide de quelques tubes, d'une toile et d'un pinceau, arrive à « passionner la nature et les objets » (Artaud, à propos de Van Gogh).

Suicide

Que dirait le suicidé pour expliquer son geste s'il avait le loisir de nous en faire le compte rendu ? Probablement pas grand-chose de plus que celui qui a échoué dans sa tentative : « Je n'en pouvais plus, je voulais que ça s'arrête, je voulais dormir, je ne sais pas, je ne sais plus… » Pauvres paroles pour des angoisses* sans nom, l'*acte* signe en lui-même la défaillance des mots. Mettre fin non pas à la vie, mais à la *vie psychique,* celle que l'on ne peut fuir, que l'on ne peut que détruire. On supprime le corps* faute de pouvoir réduire au silence la violence de Psychè. Il arrive, quand elle échoue, que la tentative *réussisse*… une *nouvelle vie* commence, pas éternelle, mais quand même…

L'acte est ineffable, il n'en va pas de même de l'*idée* de suicide et du fantasme* qui la soutient. « Lucien [de Rubempré] voulait se tuer par désespoir et par raisonnement. Une fois sa résolution prise, il tomba dans la délibération des moyens. Il vit alors l'affreux spectacle de son corps revenu sur l'eau, déformé… Il eut, comme quelques suicidés, un amour-propre posthume » (Balzac). La pensée du suicide est au service de la vie, elle est une « puissante consolation qui aide à passer plus d'une mauvaise nuit » (Nietzsche).

La mort est pour Narcisse* la blessure par excellence. Fidèle à la tradition stoïcienne – « N'est libre que celui qui s'affranchit de la crainte de la mort » (Épictète) –, il se promet de rester maître de l'heure plutôt que de subir passivement la déchéance. De là à respecter le programme… « Que de gens ont voulu se suicider et se sont contentés de déchirer leur photographie ! » (Jules Renard).

Comment comprendre que le mélancolique*, lui, ne se rate que rarement, le vide dans lequel il se précipite ne lui laisse guère de chance ? Mais s'agit-il encore d'un *suicide,* d'un meurtre de soi, ou du meurtre d'un autre, de cet objet haïssable dont le moi* n'est plus que l'ombre douloureusement portée ?

Surmoi (idéal du moi)

Ses peintures à la maternelle remplissaient ses parents d'espoir, un jour Basquiat, un autre Pollock,

mais dès l'entrée à la grande école il a fallu déchanter : Jules ne sait plus dessiner sans se servir de la *règle,* il pourrait pleurer quand *ça déborde*. Sous l'une de ses faces au moins, celle de l'intériorisation de l'autorité parentale à l'heure où décline le complexe d'Œdipe*, l'instauration du surmoi est « observable ». La Loi sévit maintenant de l'intérieur. Si sa sévérité dépasse souvent le raisonnable, ce n'est pas seulement d'être passée du dehors au dedans, mais parce que, avec l'assimilation de l'autorité des parents, l'enfant s'identifie inconsciemment au surmoi de ceux-ci, devenant ainsi « porteur de la tradition, des valeurs à l'épreuve du temps qui se sont perpétuées de génération en génération » (Freud). Simon a du mal à distinguer la psychanalyse de la religion familiale, et la séance de la pénitence : « C'est comme si vous m'aviez dit : pour vous il y a le père, la mère et le prêtre, ce sera trois séances par semaine ! »

À s'en tenir à cette théorie, cependant, on comprend mal que la rigueur du surmoi puisse être autre que proportionnelle à celle de l'éducation reçue. Or, ce n'est pas loin d'être l'inverse : à éducation laxiste, surmoi cruel. Tout se passe comme si, faute de rencontrer un « Non ! », l'enfant devait s'en créer un d'autant plus tyrannique, source d'une culpabilité* à ce point torturante qu'elle finit par devenir un pousse-au-crime. La victime, le délinquant et le juge sont une seule et même personne, redoutable trinité.

Sous sa forme la plus folle, telle que la psychanalyse des patients *borderline* (voir état limite) permet de l'entendre, le surmoi a la voix du Destin, sa parole tient à la fois de l'oracle et de l'impératif nihiliste. Des vies entières se soumettent à un : « Sois malheureuse ! », ou, pis, à un : « N'existe pas ! »

Le surmoi pérennise l'obéissance aux premiers objets*, que s'y ajoutent les accents de l'idéal, et il n'est pas rare de voir se déplacer la soumission de la scène intérieure à l'espace social, jusqu'à la « servitude volontaire » vis-à-vis de celui que l'on a installé à la place de son idéal du moi.

Symbolisation, voir Castration, Père

Symptôme

Après quelques mois d'analyse, Lucie avait constaté la disparition de sa constipation (hystérique) – jamais évoquée jusque-là –, comme si l'énoncé de la règle* : « Dites *tout ce qui vient*… », avait pris valeur d' interprétation*, à l'insu des deux protagonistes.

L'effacement d'un symptôme, sa transformation, reste un des plus sûrs repères du changement psychique. Mais l'inverse aussi… il n'est pas rare que les premiers pas en analyse « rendent malade », que le corps* psychique réponde à sa manière à la mise au jour de l'inconscient. Pour Cécile, cela prit la forme d'un eczéma, disparu depuis l'enfance, un retour localisé à un doigt – le doigt de « la bague au doigt ». Pour Léo, que des angoisses primitives oppressaient, c'est par des difficultés respiratoires qu'il entra dans le processus psychanalytique. Lorsque l' angoisse* s'est frayé un chemin somatique, celui-ci reste disponible, y compris pour un conflit psychique* d'une nouvelle nature.

Le symptôme travaille comme le rêve*, sa forme est un compromis : d'un côté, il ménage au fantasme* une issue, il l'*exprime* même si c'est toujours de façon déplacée, déformée ; de l'autre, il en combat la pleine manifestation, il s'en *défend*. Étymologiquement, le symptôme est une « coïncidence de signes », il fait se rejoindre en un même point la souffrance et la satisfaction.

La psychanalyse est née d'un renoncement, celui d'une interprétation frontale des symptômes, d'un espoir de pouvoir les résoudre un à un – qui ne conduit qu'à les renforcer ou les voir migrer vers un abri plus sûr ; parmi les nouveaux patients de la psychanalyse, il y a ceux que les thérapies cognitives et comportementales ont « guéris* ». Nul mépris du symptôme et de la souffrance dans cette attitude ; au contraire, la conviction que le symptôme a la force d'une énigme, qu'il est un sens à déchiffrer – pas simplement une erreur à corriger –, et qu'il faut parfois toute une analyse pour le voir disparaître.

Il arrive aussi – un effondrement dépressif, le risque vital d'une anorexie*… – que l'immédiate gravité du symptôme ne laisse d'autre choix qu'une intervention technique directe.

Temporalité (histoire)

Comment ne pas penser avec le philosophe que tout un chacun dispose d'une « conscience intime du temps », que le temps informe *a priori* la sensibilité, que rien n'est plus « familier » à l'homme que son existence dans le temps ? C'est au moins vrai pour le patient névrosé, celui qui s'est fait une histoire du déroulement de la tragédie œdipienne*. Pour lui, « passé, présent, avenir sont comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse » (Freud). Le *présent* du transfert* ouvre d'un côté sur la *remémoration* de l'infantile et de l'autre sur l'*attente* du changement. Mais ce n'est pas vrai pour tout le monde, et c'est une surprise de l'expérience psychanalytique de s'apercevoir que le temps n'est pas une donnée immédiate de la subjectivité. La temporalité résulte d'une psychogenèse, celle-ci peut être simplement esquissée, et parfois *non constituée*. Ariane n'a pas de souvenirs d'enfance – une absence qui n'est pas faute de mémoire mais faute d'*histoire* –, du projet elle n'a aucune pratique – prévoir les vacances la plonge dans un vide de pensée – et elle s'efforce autant que possible de neutraliser sa « présence » en parlant pour ne *rien* dire. Elle sait se servir d'une montre et d'un agenda, le temps social n'est pas en cause, seule l'inscription subjective dans le temps, celle qui permet de faire *récit* de sa vie.

Le *découpage* du temps, passé/présent/futur, a pour préalable l'existence d'une *continuité* d'être (Winnicott), a pour condition que l'enfant ait appris que l'absence n'est pas la disparition, que l'objet d'amour *parti reviendra (fort/da)*.

La psychanalyse montre que, si l'on n'est pas dans le temps, on peut cependant l'inventer sur le tard. Dans ce cas, la première *histoire* est celle de l'amour-haine du transfert*. Après des années d'analyse, Ariane reprenait fréquemment les mêmes mots : « Au début, quand je venais ici… »

Tendresse

Le spectacle d'une lionne et de ses lionceaux le donne clairement à voir, la première tendresse est

mammifère. On ne peut se nourrir à même le corps de la « mère » sans que l'échange nourricier ne se double d'une tendresse de gestes et de peaux. La femelle y pourvoit sans faute ; pour la femme mère*, inconscient oblige, ça dépend et ça varie : du câlin qui étouffe au tabou du toucher, qui écarte le nouveau-né à bout de bras, en passant par celle qui caresse et berce, confondant à plaisir l'amour et le soin. La pire des tendresses, peut-être, est réactionnelle, quand la haine de la mère pour son enfant ne trouve pas d'autre voie d'expression qu'à se masquer en son contraire.

Y a-t-il jamais tendresse humaine qui ne soit teintée d'érotisme ? Le geste tendre, la caresse, celle que l'on retrouve dans la sexualité préliminaire, portent la trace des sexualités partielles (orale, anale et autres) et d'un compromis entre leur inhibition et leur satisfaction.

À moins que la tendresse ne soit le premier mot du refoulement*. Ophélie attend la sensualité, elle ne reçoit de son compagnon *que* la tendresse : « C'est un sentimental, il fait l'amour sans faire de mal… Ce que je veux, moi, c'est un homme qui me plaque contre le mur de la salle de bains ! »

Théorie sexuelle infantile, voir Castration, Père, Primat du phallus

Transfert

« C'est une chose bien étrange que le patient réincarne dans son analyste un personnage du passé » (Freud). Parfois plus qu'étrange… « Je suis venue vous *revoir*… » Ces tout premiers mots à peine prononcés, Blanche s'interrompt, très émue, l'air médusé. C'est sa première rencontre avec un psychanalyste, elle *voit* pour la première fois l'homme silencieux qui lui fait face, et ses premiers mots sont un lapsus, déjà une façon de *dire ce qu'elle ne sait pas*.

– Me revoir ?

Elle évoque aussitôt son père, un « homme à la Conrad » dit-elle, pas simplement mort, à la fois inconnu et disparu, parti très tôt de la maison pour un voyage sans retour, et dont une lettre laconique venait de lui apprendre le décès à l'autre bout du monde. Quand le transfert a cette force, celle de mettre en *acte* l'inconscient, d'*agir* les passions, de mettre au *présent* le passé, de *répéter ce qui n'a jamais eu lieu,* sauf dans le fantasme* – les retrouvailles d'une fille et d'un père –, quand il en est ainsi, le mot « réincarner » n'est pas de trop.

Le transfert est une énigme, cette énigme est à la fois le moteur et le vecteur de la psychanalyse. Pour illustrer son étonnement devant le surgissement du transfert (que la répétition soit d' amour*, de haine*, de plaisir, de détresse*…), Freud a cette image : c'est comme si le feu au théâtre venait brusquement interrompre la représentation en cours. Mais, pour que vaille la comparaison, il faut préciser que c'est la pièce, celle que l'on joue sur scène, qui allume l'incendie ! Le transfert n'arrive pas du dehors, la situation analytique en crée les conditions, elle récolte ce qu'elle sème : par la façon qu'il a de *s'absenter* – en rompant avec les formes ordinaires de la communication, par son

silence*, son retrait dans le fauteuil, l'effacement de sa personne…–, de *se refuser* – à intervenir dans la réalité, à donner des conseils…–, le psychanalyste s'offre comme une surface de projections, telle une invitation aux transferts. Une « surface » qui n'est pas à l'abri d'être troublée par ce qu'elle reçoit, ce que « contre-transfert* » veut dire.

Trauma (psychique)

Un accouchement aux forceps, un attouchement par le grand-père, la mort précoce d'un frère, une chute dans l'escalier provoquée par la sœur… C'est bien souvent au titre d'une causalité simpliste que le « trauma » de l'enfance est sollicité pour rendre compte des malheurs d'une histoire et de la souffrance d'aujourd'hui. Il est apaisant de « trouver un commencement, un point d'appui dans le temps qu'on peut ensuite nommer *cause* » (Kertescz).

La conception psychanalytique du trauma conserve une part de l'idée commune : le trauma est une *blessure par effraction* ; quelque chose survient qui excède les capacités d'élaboration, d'intégration psychiques par le moi*. Les frontières de celui-ci sont franchies, piétinées, parfois détruites. Il se défend avec les moyens du bord, du refoulement* (névrose*) au morcellement (psychose*), selon la violence de l'impact et son aptitude à amortir le choc. Le trauma signe un bouleversement de l'économie psychique. À la limite, la moindre pointe d' angoisse* signe l'événement d'un microtrauma, même si l'on ne saurait dire lequel, à la manière d'une secousse tellurique qu'enregistre le sismographe sans que les habitants ne la perçoivent.

La complication psychanalytique principale par rapport à l'idée commune consiste à souligner que le trauma psychique est *en deux temps*. Dans l'enfance se produit une première frappe qui laisse une trace non verbalisée, non signifiée, non intégrée à l'histoire. Jusqu'à ce que quelque chose arrive, *après coup**, moment de collapsus entre la reviviscence d'une expérience passée qui attaque *du dedans,* et ce qui surgit inopinément du dehors. Mais l'après-coup n'est pas seulement un coup, c'est déjà sa transformation – *traumatikos* signifie à la fois la blessure et son pansement.

Si la psychanalyse sait assez bien transformer les traumas dus aux séductions* de l'enfance, c'est un défi pour elle de s'affronter aux « traumas précoces » (une dépression* maternelle, un enfant mort*, un viol, une disparition inexpliquée…), ceux-là mêmes qui ont laissé Narcisse profondément blessé.

Visage

La mère joue devant son enfant sa propre disparition, il lui suffit de masquer son *visage* d'un tissu ou de ses deux mains jointes – *a minima* une main sur les yeux, effaçant le regard, produirait le même effet. Nulle autre partie du corps que le visage ne pourrait ici convenir. C'est que le visage est moins une *partie* qu'il n'est le représentant du *tout*. L' objet* *total* est un *visage*. Si, dans les camps de concentration, la cuiller était devenue un des objets les plus précieux, c'est qu'elle évite au visage la disparition dans le bol de soupe et permet ainsi de continuer à appartenir à l'espèce humaine.

On ne peut *voir* son visage, seulement *se voir*. *S'*aimer a pour préalable un *se* regarder, le visage est

la zone érogène par excellence du narcissisme*. Pour en arriver là, un simple miroir ne suffit pas, le premier miroir est le visage de la mère (Winnicott). Il en va du visage comme de tout le corps* psychique, il résulte d'une psychogenèse. Pour *se voir,* pour se dessiner un visage et prendre plaisir à le contempler, il faut d'abord apprendre du regard maternel que l'on est « la prunelle de ses yeux ».

Le visage est la fenêtre de l'âme. Une fenêtre trop ouverte pour que la psychanalyse puisse aisément s'en accommoder. Que l'on soit patient ou analyste, comment s'abandonner au cours des pensées inconscientes, comment s'accorder la liberté vagabonde de l'imagination, si l'on est sous la menace d'être *dévisagé* ?